

CENTRE
D'ÉTUDES
PÉDAGOGIQUES

MÉTHODES ACTIVES

F. J. BERTIER

ÉDITIONS BOURRELIÉ & C^{IE} - PARIS

3^e ANNÉE

JUILLET

N° 10

1948

MÉTHODES ACTIVES

REVUE MENSUELLE DE PEDAGOGIE PRATIQUE

SOMMAIRE

« Au pied du mur », par J. CRESSOT	290
Pour comprendre les enfants. Qu'est-ce qu'un enfant normal? par le D ^r S. MARCUS	291
Documents pour les maîtres. La digitale pourpre, par A. FONTAINE.....	293
Le coin des petits. La lecture, par L. VINCENT	296
Le centre d'intérêt et l'étude du milieu : Coutumes et histoire locales, par ANNIE FOURNIER	298
Travail libre individuel ou par équipes. Les fiches d'enquêtes géographi- ques, par J. HUSSON et H. MANCEAU	302
Les moyens d'expression de l'enfant. Le jeu, par S. LACAPERE	308
L'éducation artistique à l'école. Connaissance élémentaire des techni- ques, par E. MEZERETTE	312
La presse enfantine; ce qu'elle devrait être, par M. LERICHE	314
Chronique bibliographique, par J. EVRARD-FIQUEMONT	319
Propos de l'Inspecteur en tournée. La charité	320



EDITIONS BOURRELIET ET C^{ie}, 55, rue Saint-Placide, PARIS

Tél. : LITré 00-51 et 65-81. — Ch. Post. PARIS 1598-28. — R. C. Seine 249.111 B

Abonnement d'un an	190 fr.
Etranger	230 fr.
Le numéro	25 fr.

Remise de 10 % aux abonnements jumelés à **Méthodes Actives**
et à **Pour l'Ere Nouvelle**

" Au pied du mur "

par Louis Dumas

Il manquait à la collection de ces Carnets (1) une vue d'ensemble sur la pratique pédagogique. Cette vue, M. Louis Dumas l'apporte avec une compétence et une originalité qui ne sauraient laisser indifférent.

L'originalité, elle est d'abord dans la liberté, la familiarité du ton, celui d'un homme qui se sent lié par une fraternité profonde avec tous ceux qui élèvent les enfants : après ses bons compagnons, plus ou moins égrenés sur la route, les jeunes, ceux qui vont « entrer dans la carrière », pour qui il a l'amitié d'un ancien et qu'il provoque d'un tutoiement généreux.

Elle est ensuite dans l'alliance constante de la hauteur des vues et de la précision des conseils. M. Dumas, en vieux technicien, sait qu'« au pied du mur » les phrases et les théories sont inefficaces, mais il sait aussi qu'un empirisme de recettes ne vient pas de loin et ne mène pas loin. Il ménage donc à l'occasion l'échappée sur les hauteurs, ou même il rassemble ses principes en des chapitres qu'on lui pardonnera difficilement de traiter de « coriaces ».

Elle est enfin dans la souplesse et la liberté d'une intelligence que le métier n'a point sclérosée; que les nouveautés n'ont jamais choquée... ou séduite intégralement, ce qui n'est pas pour déplaire aux lecteurs de cette revue et ce dont ils s'assureront — par exemple — à propos des tests, de la lecture globale, de l'imprimerie, de l'expression libre, de l'étude du milieu, des activités dirigées...

..

De ce livre lucide et sans rigueur, qui procède par vives et brèves atteintes, à la Montaigne, à la française, je ne ferai pas d'analyse. C'est une « somme » dont les problèmes généraux occupent la première moitié et la technique des diverses disciplines la seconde moitié. Une bibliographie substantielle et judicieuse s'offre enfin aux désirs de culture des instituteurs.

Il est expressément destiné aux débutants. Je le vois comme un livre de chevet entre les mains de ceux qui n'ont pas reçu la formation des Écoles Normales, mais aussi, pour les autres, comme une confirmation de ces leçons de l'école, et même, dans les Écoles Normales, comme un excellent instrument de suggestion, d'étude et de discussion.

Est-ce à dire que les maîtres éprouvés ne sauraient s'y plaire? Il faudrait, pour le prétendre, avoir oublié l'incurable et heureuse passion qui nous attache — quel que soit notre âge — à notre profession. J'y ai pris pour ma part un plaisir extrême, et il m'a rappelé, à quarante ans de distance, l'illumination que je reçus des Propos de M. Forjer, un inspecteur d'Académie qui marqua d'une empreinte si vigoureuse les instituteurs de l'Aisne.

Il faut des livres comme ceux-là pour rassurer ceux qui croient que la longue pratique d'une activité mène fatalement à l'indifférence, au scepticisme ou au découragement. A travers et par la bonne humeur, l'optimisme, la gravité profonde, ils maintiennent, ils propagent la confiance en l'homme et en l'enfant sans laquelle il n'est pas d'éducation véritable.

J. CRESSOT,
Inspecteur général.

(1) Collection des « Carnets de Pédagogie pratique », Éditions Bourrelier. Un volume; cartonné : 280 fr.; broché : 190 fr.

POUR COMPRENDRE LES ENFANTS

Qu'est-ce qu'un enfant normal ?

On s'occupe beaucoup ces temps-ci des enfants dits « anormaux », et il est paradoxal de voir qu'on est bien embarrassé de répondre à la question : « Qu'est-ce qu'un enfant normal ? » Pour l'un, ce sera un enfant sage, calme et passif (mais c'est bien passé de mode depuis les **Petites Filles modèles**), pour l'autre, ce sera le fort en thème, travaillant à s'en perdre la vue, et plongé dans les livres; pour d'autres encore, ce sera l'athlète complet, capable de faire des exploits aux agrès. D'autres, plus raisonnables, font un tableau composite, véritable salade de vertus, plein de mesure, l'enfant normal n'étant ni trop ci ni trop ça, et un peu des deux...

Ce qui fait l'erreur de beaucoup d'éducateurs, c'est qu'ils cherchent, consciemment ou non, à conformer les enfants dont ils ont la charge à une norme donnée, la plupart du temps à une norme qui leur a servi à eux de modèle. On a oscillé entre plusieurs tendances en éducation, depuis trente ans, entre la discipline de fer des grands-parents et le « laisser faire, laisser aller », libéral à l'extrême. Mais le bon sens n'est pas une aveugle moyenne qui consiste à ennuyer les enfants une moitié du temps et à les laisser casser les carreaux l'autre moitié. C'est le résultat de recherches objectives, lentes et prudentes, sur les besoins et aspirations des enfants, vus dans le sens dynamique de leur développement.

Vouloir faire en quelques traits le portrait de l'enfant normal est déjà une erreur. L'évolution récente des idées a mis au premier plan la notion de **milieu**, milieu biologique, familial, social, sans lequel l'individu est comme une plante déracinée, dont l'étude est faussée parce qu'incomplète. L'enfant chinois normal est peut-être plus éloigné comme personnalité du petit Anglais moyen, que ne l'est un enfant normal d'un arriéré profond du même groupe ethnique. Autre notion relativement nouvelle, le temps, facteur biologique et dynamique lui aussi, entre fortement en ligne de compte. Jacques Durand, huit ans, a physiquement et mentalement cinq ans. Il est normal pour un enfant de cinq ans, développé harmonieusement, sans lacune. Mais c'est un débile, car il a huit ans. Ce qui est normal à deux ans ne l'est plus à trois, et ainsi de suite.

Ceci dit, il nous est cependant absolument nécessaire de suivre certaines grandes lignes, sans lesquelles nous allons à l'aveuglette. Sans nous amuser à faire des tableaux avec des abscisses et ordonnées, ce qui peut aller à la rigueur en biologie mais cesse d'être utile et praticable en psychologie pédagogique, nous avons besoin d'être guidés au moins de loin en loin par des jalons.

Un des grands éléments de la psychologie infantile, élément qui trompe beaucoup le jugement des grandes personnes et qui cependant est nécessaire au développement de la personnalité, c'est l'**adaptabilité**. Elle trompe, car un enfant qui se conforme aux exigences de son milieu n'est pas néces-

sairement heureux et satisfait. Ainsi les petits de la zone peuvent se contenter de la soupe quotidienne sans se plaindre, mais leur croissance et leur santé sont compromises, et à quinze ans ils ont l'allure d'enfants de douze ans. Moralement, c'est pareil. On a vu tant de fois des enfants malmenés par leurs parents, battus même, demander en pleurant à revenir chez eux, une fois évacués. La souffrance peut être supportée stoïquement ou même transformée jusqu'à un certain point en jouissance. C'est pourtant grâce à cette adaptation que les enfants se conforment à un modèle idéal ou réel, et qu'ils deviennent peu à peu des hommes.

L'éducation dépend tellement des éducateurs naturels ou professionnels, surtout dans les premières années de la vie, qu'on serait tenté de dire qu'il n'y a pas besoin de méthode ou de guide si les parents sont eux-mêmes équilibrés. Mais cela serait reculer le problème, et le mettre hors de la portée efficace des éducateurs. Il est certain qu'il y a beaucoup à faire avec les parents, ne serait-ce que par la collaboration avec eux dans ce travail délicat. Mais souvent c'est pratiquement difficile ou même infaisable. Cependant, grâce à la souplesse et à la plasticité infantile, cette difficulté peut être tournée en apportant, en dehors de la famille, un modèle acceptable aux enfants. Et cet autre modèle, c'est l'éducateur. Non pas que ce dernier doive être parfait, irréprochable, saint ou héros. Ce serait impossible et, même si cela existait, cela risquerait de décourager et d'écraser les jeunes par une trop grande distance à franchir. Mais un éducateur humain, souriant et calme, courageux et raisonnable, un adulte conscient de ses responsabilités, quels que soient ses petits travers, c'est ce qui donne la meilleure garantie d'équilibre pour un enfant.

Dans tout individu, il y a plusieurs éléments à considérer : le « terrain », la constitution et le tempérament, qui sont d'ordre physiologique et héréditaire, sur lesquels l'éducation a peu d'action, et le caractère, le comportement, les réactions intellectuelles et émotives, qui, elles, implantées sur le terrain constitutionnel avec lequel elles se combinent, forment la personnalité. Né de parents sains, éduqué par eux, un enfant qui n'a pas un handicap social ou matériel trop lourd a toutes les chances d'être normal. Même avec une hérédité morbide, il peut, soit échapper à cette hérédité qui n'a rien de fatal ni d'absolu, soit compenser ses déficiences. Ainsi certains hérédosyphilitiques sont devenus des êtres brillants, des artistes, des écrivains. Enfin, même avec des éducateurs déséquilibrés (parents ou substituts), dans une même famille, il y a des enfants qui subissent l'empreinte, d'autres qui y sont beaucoup plus réfractaires, et qui, par là même, échappent à un plus grand degré à la névrose. Il est vrai que des parents sans troubles apparents peuvent aussi se voir affligés d'un ou plusieurs enfants nerveux ou à sensibilité douloureuse, mais ceci est bien rare, et probablement dû à des perturbations physiologiques.

Dans tout ceci nous semblons nous éloigner de notre sujet, et cependant nous répondons indirectement ainsi à la question posée; psychologiquement un enfant est normal quand, à un âge donné (ou plutôt, plus large mais plus exact, à une **période donnée**) de son développement, il arrive à des relations satisfaisantes avec son milieu, et présente une adaptation suffisante aux changements de situations. Il faut donc, pour que l'on puisse juger sainement du degré d'écart que présente un sujet :

1° Connaître le milieu familial, social, ethnique, et ses réactions à l'enfant (par exemple, s'il est le bienvenu ou une gêne, s'il est accepté ou non socialement, s'il est bâtard ou métis, etc.);

(suite page 307)

La digitale pourpre

(Monographie de plante, cours de fin d'études)

A la fin de l'été ou en automne, recueillez des graines sur des pieds de digitale desséchés. Ce sont de petits grains bruns ou noirs, durs et résistants. Semez-les en pleine terre ou dans des pots que vous aurez remplis de la terre du taillis ou de la haie où vous aurez récolté les graines. La digitale ne croît pas en effet dans n'importe quelle terre : elle aime particulièrement les terres siliceuses (sableuses, gréseuses, etc.), où vous la trouvez souvent associée à des fougères, à des genêts, à des petites oreilles, à des bruyères, etc., qui sont toutes des plantes caractéristiques des terrains siliceux.

Pour le vérifier, faites faire l'analyse d'un échantillon de la terre du taillis par le laboratoire d'analyse agricole. Ou mieux, mettez vous-même en évidence le caractère siliceux du terrain : pour cela, prélevez cent grammes de terre, dans un vase, recouvrez-la d'eau additionnée d'un peu d'esprit de sel (acide chlorhydrique) qui dissout les calcaires, décantez sur une gaze très fine, lavez le dépôt sous un petit filet d'eau qui élimine l'humus et les fines particules argileuses, séchez le résidu sableux; pesez-le, évaluez le pourcentage de constituants siliceux et comparez avec le tableau de composition d'une terre normale.

Au printemps, la graine germe : elle enfonce une solide racine qui se ramifie dans le sol pendant que les cotylédons constituent les deux premières feuilles vertes de la plante. La tige croît; des feuilles de plus en plus grandes naissent sur la tige. Mais ne soyez pas étonnés si, au mois de juin, alors que les digitales semblent fleuries partout, les tiges des pieds que vous cultivez restent courtes et ne portent encore que des feuilles. Pas le moindre espoir de florai-

son. C'est que la digitale est une plante bisannuelle : alors que le haricot vit seulement pendant une saison et meurt avant l'hiver (c'est une plante annuelle), alors que le gui vit et fleurit pendant



Un pied de Digitale de 2 ans.

plusieurs années sans mourir (c'est une plante vivace), la vie de la digitale se déroule sur deux saisons. Au cours de cette première année, elle ne fleurira pas. En juin et juillet, en examinant les plantes qui croissent naturellement dans les haies, vous trouverez des pieds feuillus et courts de digitale de première année.

Observons la plante à cette époque : la racine, résistante, s'est solidement implantée. Les grandes feuilles de la digitale ne naissent pas au même niveau de la tige courte : elles sont alternes. Elles affectent la forme de fer de lance aux contours arrondis et dentés. Leur limbe ne naît pas brusquement sur le pétiole; il forme d'abord une étroite bande, verte de part et d'autre de celui-ci, puis s'élargit pour donner la feuille simple proprement dite. Pas de stipule à la base des feuilles, velues en dessous et d'un vert sombre au-dessus.

Ces feuilles ne sont pas broutées par le bétail dans les haies. Elles renferment en effet un poison violent : la digitaline, qui arrête les mouvements du cœur. Prise à faible dose, la digitaline est cependant utilisée dans le traitement de certaines affections cardiaques : elle augmente alors l'énergie des battements du cœur et en diminue le nombre. Pour l'extraire, on traite par l'eau et l'alcool des feuilles de digitale prélevées surtout sur des plants âgés (au moment où ils vont fleurir) croissant en des lieux secs et ensoleillés.

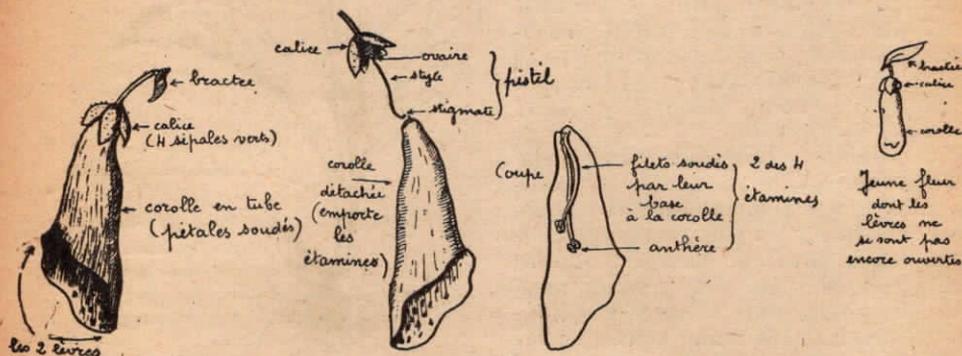
Certaines coopératives scolaires qui récoltent les plantes médicinales tirent une partie de leurs bénéfices de la vente

des feuilles de digitale préalablement séchées.

L'été s'achève, les premières feuilles se dessèchent. Pendant l'hiver, la digitale va vivre ainsi en arrêtant sa croissance.

Mais au printemps suivant, la végétation reprend activement : la tige anguleuse s'élance; au maximum de sa croissance, elle pourra atteindre 1 mètre à 1 m. 20. Les feuilles naissent et grandissent tout le long de la tige montrant nettement leur disposition alterne. Vers le mois de mai, une grappe serrée de boutons verts, mêlés à des bractées vertes apparaît au moment de la tige. La grappe s'allonge pendant que les boutons floraux grossissent et s'espacent un peu. A la base de chaque pédoncule floral, la bractée se développe. Au cœur d'un calice composé de quatre sépales ovales et velus, la corolle, encore globuleuse et présentant déjà une fente transversale irrégulière, pâlit, surtout dans les fleurs situées à la base de la grappe. L'épanouissement commence en effet à la partie inférieure et gagne de proche en proche toutes les fleurs de la grappe, et alors que des boutons nouveaux se forment encore à la cime, qu'en dessous des boutons restent verts ou pâles, qu'en dessous encore les fleurs se sont épanouies, on peut trouver à la base de la grappe des fleurs déjà fanées. Et même des fruits, si bien qu'on peut trouver sur une même grappe toutes les phases du développement floral.

La corolle de la fleur qui s'épanouit s'allonge et blanchit. Les lèvres de la fente transversale s'écartent et rosissent,



La fleur de la Digitale

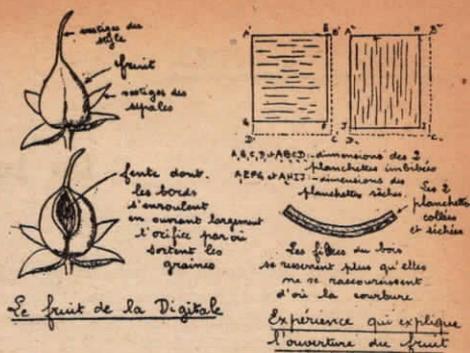
puis rougissent. La teinte pourpre gagne presque toute la corolle sauf la base. La corolle épanouie affecte alors la forme d'un long tube légèrement ventru en dessous, elle s'ouvre par deux lèvres courtes et irrégulières dont l'inférieure dépasse la supérieure. L'ensemble ressemble à un doigt de gant ou à un long dé à coudre, d'où le nom de digitale ou encore le « Doigtier » ou de « Gant de Notre-Dame », donné à la plante. Observez les belles teintes qui colorent l'intérieur de la corolle, légèrement velu, observez les belles taches pourpres toutes piquetées sur le fond clair de la paroi.

L'aspect très décoratif de la longue grappe florale dont toutes les corolles pendantes se serrent les unes contre les autres d'un même côté, fait qu'on cultive parfois la digitale comme plante d'ornement dans les jardins.

Arrachez une corolle. Pour cela, il suffit de tirer légèrement sur le bord d'une lèvre : toute la corolle se détache. Fendez-la à l'aide d'un canif : en même temps que le tube, vous avez arraché les quatre étamines, dont deux plus petites que les autres, qui lui étaient soudées par la base. Vous les reconnaissez à leur long filet blanc et grêle, terminé par les anthères qui laissent échapper un pollen violacé : c'est ce pollen qui tombe tout autour d'un vase où vous avez placé un bouquet de digitales.

Sur la plante, les quatre sépales et le pistil sont restés. Au centre l'ovaire, vert, globuleux et formé de deux loges, se prolonge par un long style blanc surmonté d'un stigmate pelucheux et violacé auquel les grains de pollen adhèrent. C'est ainsi qu'a lieu la fécondation.

Nous sommes en juillet. Des fleurs continuent à s'épanouir à la cime de la grappe, mais à la base les fleurs fécondées se fanent. D'elle-même, leur corolle se détache et tombe en entraînant les étamines flétries. L'ovaire, toujours vert, grossit puis sèche. Le style sèche aussi et se recourbe. A la fin de l'été, les derniers boutons floraux n'auront pas le temps d'éclorre. Toute la plante dépérit. Les feuilles puis la tige meurent. L'ensemble a l'aspect d'une longue hampe brune et desséchée. Toute la vie de la digitale s'est concentrée dans les graines que renferme encore le fruit. Mais bientôt celui-ci se fend, les bords des fentes



s'enroulent vers l'extérieur, ouvrant un large passage aux graines mûres qui s'échappent.

Cette ouverture du fruit est due à ce que sa paroi présente plusieurs couches de fibres courtes diversement orientées. Les unes, transversales, tapissent l'intérieur du fruit, les autres, longitudinales, s'allongent à l'extérieur des premières. Pour bien comprendre ce qui se passe, prenez une planchette mince aux fibres régulièrement orientées. Trempez-la dans l'eau. Quand elle est imbibée, découpez dedans deux rectangles égaux, l'un orienté avec des fibres suivant la longueur du rectangle, l'autre avec les fibres suivant la largeur. Laissez sécher. Quand ils sont secs, constatez que les deux rectangles ne sont plus égaux : la longueur du premier a moins diminué que celle du deuxième. C'est qu'en séchant les fibres du bois se sont contractées plus fortement en largeur qu'en longueur. Imbibez de nouveau les deux rectangles. Quand ils sont redevenus égaux, collez-les fortement l'un contre l'autre et laissez sécher. La planche se courbe et gauchit, la différence de raccourcissement des deux rectangles entraînant l'enroulement.

C'est ce qui se passe pour le fruit de digitale : au fur et à mesure que ses parois se dessèchent, les couches externes se contractent transversalement plus que les couches internes, elles se déchirent et s'enroulent, donnant passage aux graines qui, jetées à terre, germeront et redonneront de nouveaux pieds de digitale.

A. FONTAINE.

La lecture

Nous avons vu dans le précédent numéro comment naissait le texte libre : les enfants racontent un fait de leur vie. Par un vote à main levée on choisit celui qui sera écrit au tableau, imprimé et introduit dans le « livre de vie ».

Quelquefois, le texte est collectif :

« Pendant la récréation, nous avons vu des cigognes qui volaient haut dans le ciel. Nous avons tous poussé des cris. »

(Toute la classe.)

L'écris ce texte au tableau, en lettres d'imprimerie ou, mieux, en script.

Je double cette écriture par l'écriture manuscrite ordinaire, à l'aide d'une craie de couleur.

Au début, les enfants éprouvent beaucoup plus de facilité à reproduire l'écriture script, qui est, par ailleurs, plus élégante, ce qui procure au petit apprenti une satisfaction esthétique.

Mais certains de nos petits préfèrent l'écriture manuscrite. Laissons-les entièrement libres... L'essentiel est que l'enfant reproduise le texte et *saisisse le lien* qu'il y a entre la pensée orale et la pensée écrite.

Pour l'utilisation de l'imprimerie, l'écriture script, voisine de l'écriture imprimée, facilite le travail de nos petits imprimeurs.

Si le maître s'aperçoit que tous les enfants abandonnent naturellement l'écriture script, il n'écrit plus son texte qu'en écriture courante.

En maniant l'imprimerie, les enfants se familiarisent avec les lettres imprimées.

Voici donc le texte écrit au tableau. Je le lis une fois, comme si je parlais, mais en ralentissant un peu mon débit, surtout avec les petits de l'école maternelle, et je pose ma baguette sous le mot prononcé.

Au C.P., la majorité des enfants est immédiatement capable de répéter le texte en posant correctement la baguette sous le mot. En grande section, surtout au début de l'année, il n'y en a que quelques-uns.

Il est bien évident que l'enfant ne lit pas, dans le sens habituel du mot; c'est-à-dire qu'il ne dissocie pas toutes les lettres, dont il ne connaît même pas le nom, et qu'il ne fait donc pas ce travail

de synthèse propre au mécanisme de la lecture.

Mais, en réalité, c'est bien une lecture, puisque les mots écrits au tableau et répétés par l'enfant reproduisent un morceau de pensée humaine.

Et quelle ardeur pour lire cette histoire pleine de vie, aux mots évocateurs! Alors que vous savez tous combien il est fastidieux pour le maître autant que pour l'élève de se servir d'un tableau de lecture habituel. Je me souviens avec horreur de ces séances de lecture au début de ma carrière. J'avais les nerfs en boule d'être obligée d'entendre les gosses à nonner en peinant. J'en prenais mon métier en dégoût.

Tandis qu'avec ce texte tranche de vie, chaque enfant se dispute le plaisir de lire le premier. *Il n'y a pas un seul enfant qui ne « morde » pas à cet exercice.* Alors que vous savez tous combien il y a de réfractaires au tableau de lecture traditionnel.

Il y en a même qui déclarent pouvoir lire le texte « à l'envers » du premier coup. Ils commencent donc par la fin : classe... la... Toute... cris... des... etc.

Vient alors toute une série de variantes imaginées par les enfants. Il sont en effet très friands de trouver de nouvelles manières de présenter la lecture.

Chez les petits de l'École Maternelle, on lit *comme la petite souris* : on arrive au tableau sur la pointe des pieds et on lit le texte à voix chuchotée...

Un enfant fait le maître et dirige la lecture collective, ou celle d'un groupe, ou celle d'un seul élève...

Un enfant se choisit un ou deux compagnons pour aller lire au tableau...

En lisant par rangées, ceux qui ne lisent pas remarquent ceux qui lisent le mieux et les désignent pour aller, tous ou individuellement, lire le texte au tableau avec ou sans l'aide de la maîtresse.

Un mot est lu à haute voix, le suivant chuchoté (exercice qui amuse beaucoup les enfants), etc., etc.

Ce qu'il y a de bien dans ces méthodes d'éducation nouvelle, c'est qu'un échange constant se produit entre le maître et les élèves, chacun apportant le meilleur de soi-même à la construction collective.

C'est à qui fera assaut d'ingéniosité, d'originalité. C'est ce qui amène un *courant intense de vie* dans la classe.

Quand il y a une classe trop chargée, — un C.P., mais pas une grande section d'E. M., car il est difficile, surtout chez les petits, au début, de diviser la classe en équipes de travail, — une équipe de dix à douze enfants procède aux exercices de lecture pendant que les autres écrivent et illustrent le texte ou l'impriment.

Pendant la récréation ou à un moment creux, celui qui a eu son texte choisi l'illustre au tableau, ou délègue cet « honneur » à un camarade s'il ne s'en sent pas capable ou, tout simplement, s'il n'est pas « en veine » ce jour-là.

Le texte est reproduit sur l'ardoise en écriture script ou en écriture manuscrite. En grande section d'École Maternelle, on rencontre certains enfants qui n'arrivent pas à reproduire le texte. Ils se bornent à tracer des lignes zigzagüées. Pour ceux-là, pendant un temps plus ou moins long, je prends dans le texte un mot-cheville : *on, la, des*, etc.

Je l'écris en grand au tableau, j'en fais faire le tracé en l'air, afin que les petits comprennent les mouvements et le *sens* de ces mouvements, nécessaires à l'écriture des mots. Trois fois en l'air, puis trois fois sur la table, avec l'index.

Par expérience, je peux assurer que cela facilite beaucoup l'acquisition rapide de l'écriture globale. Et les enfants se plaisent à cet exercice.

Mais, au C. P., il n'y a pour ainsi dire pas de difficultés, à part pour quelques « réfractaires » que le maître devra « traiter » à part.

L'acquisition des mécanismes de l'écriture est, du reste, étroitement liée à

l'équilibre physiologique. Dès qu'un enfant présente des troubles pathologiques, cela a une répercussion immédiate sur son écriture.

Dès que l'écriture du texte est à peu près reconnaissable, on donne aux enfants du papier et un *porte-plume*. (Inutile de passer par le stade du crayon de cahier qui oblige l'enfant à appuyer fortement pour écrire, ce qui déforme les mouvements de ses doigts et de son poignet.)

Il vaut mieux utiliser des plumes genre *Soennken* qui présentent un petit disque plat à leur extrémité, ce qui évite tout accident et permet de reproduire facilement et élégamment l'écriture script, de même que l'écriture manuscrite.

On ne parle pas de pleins et de déliés. Mais quelle plume de stylo autorise cette écriture surannée ?

(Du reste, si l'on mettait, tout de suite, dès le premier apprentissage de l'écriture, un stylo dans les mains de l'enfant, on lui fournirait l'outil dont il devra se servir plus tard.)

Quant à moi, je recommande aux petits de se servir d'un stylo dès que leur écriture est potable... et quand les parents y consentent.

Lequel d'entre nous pourrait s'en passer ? Et comme le maniement de cet outil est commode !

En grande section d'École Maternelle, où le texte reste plusieurs jours (au début, toute la semaine), comme il serait fastidieux de faire toujours écrire la même histoire, je reproduis les anciens textes à deux ou trois exemplaires, et je les mets dans la boîte des « modèles », ce qui nous permet une révision incessante des textes écrits.

Au début, on reproduit ce texte sur une feuille volante, puis dans un cahier donné en « récompense ». Les enfants se débrouillent parfaitement à écrire seuls leur date, à tirer leurs traits, etc.

Il vaut mieux couper le cahier en deux (dans le sens de la longueur). Ainsi, on le termine plus vite, il s'abîme moins, et on peut réserver chaque page à l'écriture d'un seul texte avec son illustration.

Cela est d'un effet plus heureux.

Voilà pour la lecture et l'écriture du texte.

LISSETTE VINCENT.

Coutumes et histoire locales

Une étude géographique de la région peut être déjà commencée par les enfants entre six et neuf ans, grâce à des collections de pierres, de plantes, de produits de l'artisanat, etc. Le travail d'assemblage et de classification sommaire prend, vers onze ou douze ans, un caractère vraiment scientifique et s'organise en monographies communales ou régionales. De même l'étude de l'histoire, au début, plaît surtout dans la mesure où elle s'attache, dans le cadre de la vie familiale, aux objets ayant servi à satisfaire les besoins des hommes (exemple : le feu, les vêtements). Mais l'intérêt éveille la curiosité et l'ardeur intellectuelles, et l'esprit éprouve le besoin de généraliser.

L'information vient alors compléter les observations et supplée à celles qu'il n'est pas possible de faire soi-même. C'est ce que Decroly appelle l'association dans le temps et dans l'espace.

Le livre apparaît comme la réponse normale à un appel intellectuel lorsque la pensée s'est déjà enrichie par des observations nombreuses, des réalisations variées, toute une expérience directe des choses et des faits.

Ferrière, dans *La Pratique de l'École active*, précise que : « L'enfant, lorsqu'il généralise, est doucement invité à la prudence. » Il pressent alors une complexité devant laquelle ses fragiles constatations sont de peu de poids. Les bons livres doivent lui apporter le complément des renseignements souhaités.

Au sujet de cette utilisation judicieuse et féconde du livre en liaison avec l'observation, mes collègues trouveront d'excellentes suggestions dans les ouvrages de Ferrière : L'École active et La Pratique de l'École active (Éditions Forum, Genève); également dans le livre de Freinet : Plus de Manuels scolaires (Éditions de la Coopérative laïque à Vence, A.-M.). Consulter, si possible, la très intéressante communication que fit M. Roger Cousinet sur l'Enseignement de l'Histoire au troisième Congrès d'Éducation morale, à Genève, en 1922 (Éd. Delachaux-Niestlé); L'Enseignement de la Géographie (« Cahiers de Pédagogie moderne », Ed. Bourrelier); Technique du Milieu local, par Puget (Éd. de l'Imprimerie à l'École, Vence).

Lorsque l'organisation du travail scolaire se conforme aux intérêts de l'enfant, on s'aperçoit vite combien est artificielle la division en « matières d'enseignement » qui est habituelle dans nos programmes. Ainsi l'histoire et la géographie se séparent mal de tout un ensemble de recherches où l'observation et la documentation scientifique sont essentielles; elles sont liées aussi à la compréhension littéraire qui amène à mieux connaître une région ou une époque à travers les écrits de ces hommes de génie et les expressions naïves de son folklore.

L'esprit de l'enfant s'adapte mal à la séparation en différentes branches d'étude qui fractionnent ce qui est lié si intimement pour ses intérêts effectifs. Sa vision du monde est globale et vivante; dans cette richesse touffue et mystérieuse s'établissent très lentement les différenciations. « C'est en bloc, écrit Decroly, que l'enfant a commencé à situer les lieux familiers, c'est en bloc qu'il s'est représenté la succession des faits de sa vie et de ceux de son entourage, puis, peu à peu, grâce à des rajustements, des mises au point nouvelles, des rectifications de détail ou d'ensemble, il a amélioré, modifié, perfectionné, enrichi ses premières approxi-

mations pour en faire de véritables chapitres de sa géographie et de son histoire et de celles de son milieu par rapport à lui » (Decroly, *La Fonction de globalisation dans l'Enseignement*, Ed. Lamertin, Bruxelles).

Cette évolution a son rythme que le maître doit suivre et non gêner par des interventions dogmatiques. L'enfant se perfectionne et s'instruit par des moyens en rapport avec son stade de développement. Pourquoi vouloir lui imposer notre logique et nos simplifications ? C'est perdre notre temps. Les instituteurs encore obstinément attachés aux leçons abstraites, au culte des connaissances « indispensables » imposées à la mémoire mécanique avouent pourtant leur déception : ces procédés ne donnent pas des résultats en rapport avec les efforts que ne ménagent pas ces bons maîtres et aussi leurs élèves ; la mémoire garde mal un savoir qui n'était pas fait pour elle, l'esprit s'habitue à la passivité pour tout ce qui concerne les acquisitions scolaires, tandis que l'activité refoulée cherche un exutoire dans l'agitation motrice et l'instabilité.

Chez les plus dociles s'installe une quiète somnolence intellectuelle : le cinéma, la radio suffiront à leurs aspirations spirituelles mutilées...

Une monographie régionale entreprise par vos élèves leur permettra de donner libre cours à cette activité naturelle qui existe toujours — en dépit de nos pessimistes, qui invoquent la paresse invétérée des générations nouvelles... Les contacts avec le milieu familial, avec les occupations et les gens qu'ils aiment sont particulièrement favorables à l'éveil de la curiosité et de l'intérêt des enfants. Les travaux personnels que vos élèves vous présenteront vous étonneront par leur richesse. Certes, ils s'encadrent souvent mal dans les limites de nos programmes, où le souci encyclopédique n'aboutit qu'à une sèche énumération ; ils bouleversent nos classiques emplois du temps où chaque matière ne doit pas déborder les demi-heures bien mesurées... Mais notre souci — tellement naturel — d'instruire nos élèves y trouvera son compte ; toutes ces connaissances scolaires auxquelles nous tenons tant viendront se greffer sur le tronc vigoureux jailli aux sources mêmes de l'élan vital et soyez assurés qu'elles seront alors solidement acquises.

Exemples de travaux d'enfants autour du Centre d'Intérêt

A. — Vergers et arbres fruitiers dans la commune de L.

(région productrice de fruits)

Réalisée par trois équipes d'enfants de dix à treize ans. Voici le schéma d'ensemble de leur étude :

1° Recensement des vergers de plus d'un hectare. Superficie exacte, situation, variétés d'arbres, moyens de culture, disposition, propriétaires et exploitants, production.

2° Petits vergers, jardins particuliers, pépinières.

3° Caractères distinctifs du sol dans quelques-uns de ces vergers : nature du terrain, irrigation, etc.

4° L'exposition et la situation de quelques vergers les plus producteurs.

5° Mode de culture. Effet des fumures, des engrais, traitement contre les différentes maladies. Protection contre la gelée, la grêle.

6° Recensement des arbres selon leurs variétés.

7° Le travail dans la pépinière : superficie, nature des arbres, les moyens de production.

8° Assurances contre grêles et gelées.

9° Industries locales : usines de conserves, confiserie, confection de liqueurs avec fruits ou noyaux.

Situation des usines, outillage, main-d'œuvre, comptabilité, condition sociale des employés, surveillance sanitaire et médicale.

10° Commerce, exportation, principaux acheteurs, chiffre des exportations.

11° Noms des villages et lieux dits ayant leur origine dans la culture des arbres fruitiers.

Dictons, chansons, coutumes, légendes, comptines et formulettes des enfants.

(Pour la méthode à conseiller aux enfants pour une étude folklorique aussi complète que possible, consulter l'article de notre collègue Paul Bailly, instituteur à Nanteuil-Meaux, S.-et-M. : « L'Enquête et l'École », *Bulletin folklorique d'Île-de-France*, janvier 1945, chez Roger Lecotté, 28, rue Truffaut, Paris-17^e.)

B. — La culture du pêcher à Montreuil (Seine)

1° Recensement des vergers et des « clos »

encore existants : superficie, situation, propriétaires, nature des arbres, disposition particulière dans les clos, récoltes approximatives, utilisation de ces fruits.

2° Pourquoi la culture en « clos » convient-elle aux péchers ? Pourquoi des murs de plâtre ?

3° Que reste-t-il du célèbre « clos des péchers » et de sa fabrique de plâtre ?

(Croquis, plans.)

Ce qu'il était en 1913 (d'après des cartes postales de cette époque retrouvées par les enfants dans leurs vieux albums de famille et dans un très ancien bureau de tabac de Montreuil).

Confection d'une maquette en carton.

4° Importance de l'horticulture dans le développement de l'agglomération de Montreuil.

Relever sur le cadastre les noms des lieux dits. Ex. : le clos des Arrachés, les Néffiers, etc...

Visites au Musée du Vieux-Montreuil, au château de Montreau (descriptions détaillées, du contenu des vitrines concernant le sujet — nombreux croquis — maquettes réalisées par les enfants — collection de photographies et reproduction d'estampes pour orner le « cahier de vie » et le fichier documentaire).

Interview de quelques vieux horticulteurs.

5° Compte rendu d'un article de Louis Aubin « L'Horticulture à Montreuil » (*Bulletin de la Société des Amis du Vieux-Montreuil*, janvier 1939).

6° Les fruits et les « cris de Paris ».

Relevé de quelques cris de Paris dans Guillaume de Villeneuve, chroniqueur des Crieries de Paris et reproduit dans le dictionnaire des métiers de Paris, d'Alfred Franklin. (A consulter à la bibliothèque du musée Carnavalet.)

7° Jardiniers et agriculteurs, « notables » à Montreuil.

Relevés dans les registres des baptêmes, mariages et décès aux archives municipales.

8° Recherche des persistances folkloriques. Chants, dictons, légendes, etc...

C. — Petite histoire de la vigne et du vin dans la région parisienne

1° Compte rendu de la fête de la vendange à Montmartre, le premier dimanche d'octobre.

L'équipe de travail, composée de quatre élèves, a également interviewé les « petits poulbots » du cortège, le garde-champêtre et le maire de la commune libre de Montmartre.

Le dimanche suivant, une autre équipe a assisté à la vente du raisin aux enchères.

Superficie, dessin, plan de la vigne du « Clos des Saules ».

Croquis et maquette du Pressoir de la Butte.

Dessin du Blason de Montmartre.

2° Compte rendu de la vendange et de la vente du raisin de la Treille du Roy à Fontainebleau.

Collection d'articles de presse, de photographies.

Origine de cette treille :

« C'est vers 1532 que François I^{er} fit défricher certains terrains du village de Thormery, pour y planter des vignes que trente mulets avaient apportées de Mireval, de Cahors, de Thalosse » (Alfred Franklin, *Dictionnaire des métiers de Paris*).

3° Recensement des vignes et treilles que l'on trouve encore dans Paris et sa banlieue.

Treille de l'Institut, treille de la cour du ministre de la Guerre, treille de la cour du Palais-Bourbon (cours de la place de Bourgogne), etc.

4° Noms des rues, d'impasses, de lieux dits, ayant leur origine dans la culture de la vigne ou le commerce du vin.

Rue Beautreillis (sur l'emplacement des magnifiques treilles de l'hôtel Saint-Paul), rue des Vignes;

Rue Vineuse;

Rue des Vignoles (à Charonne, région de culture de vignes);

Rue de la Goutte-d'Or;

Rue du Pressoir (sur l'emplacement d'un pressoir banal, comme il s'en trouvait un certain nombre dans Paris).

5° Quelques élèves ont relevé les épitaphes d'anciennes tombes de vigneron, tonneliers, etc., dans les cimetières du Père-Lachaise, Charonne, Bagneux, etc.

Ces épitaphes datent du siècle dernier et attestent que ces métiers étaient encore exercés à Paris à cette époque.

6° Étude du plan du couvent des RR.PP. Capucins de la rue Saint-Jacques : « Levé et dessiné sous le gardinat du R. P. Maximilien de Paris en 1753 », cet enclos, délimité par les rues actuelles du Faubourg-Saint-Jacques, de la Santé, Méchain et boulevard du Port-Royal, occuperaient donc à peu près l'emplacement de l'hôpital Cochin.

On remarque sur ce plan, reproduit par les élèves : le potager, le champ de luzerne et sainfoin, une melonnière, une pépinière.

La petite vigne et la grande vigne, avec « maison des vigneron », le cellier avec les cuves et le pressoir.

Ce plan est représenté dans le *Bulletin de la Commission du Vieux Paris*, année 1905.

On pourrait relever également les indications concernant des vignes dans les dépendances de tous les grands couvents ou propriétés de l'ancien Paris : abbaye de Saint-

Martin-des-Champs, couvent des Dominicains de la Croix, rue de Charonne, etc.

7° Comment on cultivait la vigne dans la région parisienne. M. Albert Maugarny (décédé le 8 octobre 1944), qui fut le dernier des vigneron de Bagneux, a étudié les caractéristiques de la culture de la vigne dans la région parisienne jusqu'au début du XX^e siècle, époque où elle commença à disparaître sous les attaques du phylloxéra et aussi de « la-ville tentaculaire ».

Cf. *Folklore de la région sud parisienne : Meunerie et boulangerie, Vigne et Vin*, par Albert Maugarny.

Autre témoignage sur l'importance de cette culture jusqu'au siècle dernier : le mémoire de Benoiston de Châteauneuf, lu à l'Académie des Sciences, en l'an 1819, établit que l'on récoltait à cette époque à Paris huit mille muids de vin par an.

8° Crus réputés de la région parisienne (voir au prochain numéro : Extraits du fichier de documentation).

9° Vieilles chansons à boire de la région parisienne (recueillies par Albert Maugarny, *op. cit.*).

10° Professions, métiers, corporations s'occupant de la vigne et du vin. Vignerons. Messiers (gardes armées de hallesbarbes qui protègent la récolte contre les maraudeurs). Deschargeurs de vin, qui, vers la fin du XV^e siècle, réunis aux tonneliers, forment la communauté des « tonneliers, deschargeurs de vin », souvent citée dans les ordonnances royales. Crieurs de vin, officiers publics, assermentés, chargés de surveiller le commerce du vin et d'en activer la vente (voir plus loin : Extraits du fichier de documentation). Grand bouteiller de France, chargé de surveiller les boissons à la table royale.

La corporation des marchands de vin est constituée par les lettres patentes d'octobre 1587, qui les qualifient : « Marchands de vin en gros, taverniers, cabaretiers. »

Cf. *Dictionnaire des métiers de Paris*, par Alfred Franklin.

11° Les vins traditionnels :

Vin du clerc, que donnait au clerc du tribunal le plaideur qui venait de gagner un procès ;

Vin de bourgeoisie, que payait au maire et aux échevins le nouveau bourgeois d'une ville ;

Vin du curé : donné à l'officiant qui baptisait un enfant ;

Vin de noces : offert à l'église le jour du mariage ;

Vin du lit : lors de la bénédiction du lit nuptial, le prêtre mêlait dans une coupe vin blanc et vin rouge et faisait boire ce mélange aux nouveaux époux comme symbole de leur union.

12° Enseignes et cabarets célèbres :

« La Pomme de Pin », rue de la Juiverie,

à l'extrémité du pont Notre-Dame, a été célébré par Rabelais, Villon, Régnier, Gui Patin.

« La Croix de Lorraine », place du cimetière Saint-Jean (aujourd'hui rue du Bourg-Tibourg, à l'Hôtel de Ville), fut le lieu de réunion de Racine, Molière, La Fontaine.

Rousseau et Diderot dînaient souvent ensemble au « Panier fleuri », rue Tirechappe.

Visite au « Procope », rue de l'Ancienne-Comédie, où l'on peut voir, dans la salle du premier étage, les portraits des écrivains illustres ayant fréquenté cet ancien cabaret littéraire.

Recherche dans Paris des anciens cabarets à grilles.

Sentence de police du 25 février 1729, « qui ordonne que les marchands de vin auront à leurs maisons et caves des enseignes et barreaux pour indication de leur commerce ».

(Ces cabarets sont encore nombreux dans Paris. Apprenons aux enfants à connaître leur passé pour qu'ils le respectent et le défendent.) Chacun d'eux est associé à quelque souvenir de notre histoire ou de notre littérature.

Exemple : « Au Franc-Pinot », angle rue des Deux-Ponts ; « Au Petit Bacchus », rue Saint-Louis-en-l'Île.

Origine du « bouchon de cabaret », rameau de verdure que l'on suspend au-dessus de la porte d'un cabaret en guise d'enseigne. L'ordonnance de février 1415 exige que tous les marchands de vin au détail surmontent leur porte d'un cerceau. Au XVIII^e siècle, l'emblème le plus répandu « est fait ordinairement de lierre, de houx, de cyprès ou de quelque autre arbre qui conserve sa verdure ».

13° Vendanges et fêtes bacchiques à Paris :

Les fêtes des vendanges sont à l'origine de certaines fêtes et cérémonies religieuses. Subsistance du culte de Bacchus (cf. Albert Maugarny, *op. cit.*).

La Saint-Vincent, fête du patron des vignerons, ses coutumes, ses dictons.

D. — L'entrepôt de Bercy

Cette étude pourrait être entreprise par une autre équipe d'élèves. Visites à Bercy. Description. Situation. Conversation avec des commerçants. Comment arrive le vin ? Comment il part ? Régions d'origine et régions d'exportation. Les crus réputés.

Bercy autrefois : les vignobles, le « cru Bercy », les guinguettes et les cabarets.

(L'intérêt des enfants éveillé au cours des visites et dans leurs recherches, orienté vers les aspects les plus variés de la question viendra tout naturellement étoffer et compléter ce schéma.)

ANNIE FOURNIER.

TRAVAIL LIBRE INDIVIDUEL OU PAR EQUIPES

Les fiches d'enquêtes géographiques

(Classes de fin d'études et cours complémentaires)

Nous donnons ici l'exemple d'une série de fiches que nous avons préparées pour expérimentation au « Cercle d'Etudes pédagogiques des Ardennes ».

Principes pédagogiques

L'étude du milieu local doit être traitée comme une science complexe utilisant les meilleures disciplines et les aspects les plus formateurs des sciences : géographie, histoire, sciences naturelles, sociologie, dont elle est la synthèse.

Par conséquent les enquêtes doivent être sérieusement préparées si l'on veut éviter qu'elles collectionnent des faits sans signification, et des faits inexplicables rassemblés sans ordre, au mépris de toutes les règles de classification et sans souci des déterminismes les plus importants.

A l'heure actuelle, on voit trop de fiches avec des sujets d'enquête puérils, des investigations superficielles, des suggestions explicatives a-scientifiques, le tout illustré selon les procédés les plus condamnables d'une pédagogie faussement attrayante.

Une enquête géographique sur le milieu local portera donc sur des faits typiques et d'importance fondamentale. Exemple : l'habitat rural, les chemins ruraux, le climat local, etc.

Elle sera basée essentiellement sur l'observation des lieux, l'utilisation intelligente des plans et des cartes, les dénombrements statistiques précis.

Elle utilisera les classifications uniformément admises par les géographes. Exemple : les types d'habitation, d'habitat, d'exploitation rurale, de peuplement, etc. Les élèves n'ont pas à redécouvrir ces classifications, mais à bien comprendre le principe et à les utiliser intelligemment. (En ce qui concerne les exemples proposés, nous nous référons aux études classiques d'A. Demangeon.)

Les enfants doivent pouvoir comprendre le sens des faits qu'ils étudient soit en se référant aux explications que donne l'historien (par exemple, les origines d'un régime agraire, textes de Marc Bloch), soit en cherchant des explications à leur portée. Nous avons préparé une fiche d'enquête en supposant des élèves déjà entraînés à la méthode Decroly et capables de comprendre le rôle que jouent les grands besoins humains dans l'explication des activités des hommes (voir la fiche d'enquête n° 1).

Comme la leçon du maître, les fiches doivent permettre la formation des esprits en même temps que l'acquisition d'une méthode.

Les deux sortes de fiches

DES FICHES DOCUMENTAIRES OU FICHES DE CULTURE

Elles sont d'abord destinées aux instituteurs, car les travaux des maîtres géographes sont encore trop peu vulgarisés, ou bien ils sont dispersés dans des

collections savantes introuvables ou encore ont été édités sous forme de thèses depuis longtemps épuisées.

Les fiches documentaires sont aussi destinées aux élèves qui auront à les lire avec application (lecture silencieuse) ou à se les faire expliquer par le maître.

DES FICHES D'ENQUÊTE

Elles prévoient l'étude de différents aspects d'un même problème géographique. En ce qui concerne l'habitat, les unes visent le village aggloméré, les autres l'habitat dispersé. Aux élèves de déterminer après lecture des fiches documentaires et, en réfléchissant, quelle série ils doivent prendre. Toutefois nous jugeons indispensable une étude par association et par contraste. Les faits du milieu local ne révèlent leur vraie signification et ne prennent une physionomie originale que s'ils sont opposés à d'autres. Nous proposons donc l'échange interscolaire des enquêtes : une école de la région d'habitat dispersé complétant son travail en faisant appel à une autre école située en pays de villages agglomérés et inversement.

Disons enfin que le Cercle d'Études pédagogiques des Ardennes fait appel à toutes les écoles qui auront enquêté pour qu'elles lui envoient une copie de leurs travaux. Tous ces travaux non seulement enrichiront notre centre de documentation, mais seront à la disposition des géographes de la région. Certes les fiches documentaires fournissent les larges synthèses et les explications, d'ailleurs concordantes, des historiens et des géographes (Marc Bloch, A. Demangeon, Dion, Roupnel), mais elles appellent de nouvelles études de détail réclamées dans le document numéro 1. Peut être, dans une dizaine d'années, ces synthèses seront-elles dépassées. En tout cas, elles ne peuvent se nuancer que par les informations et les observations recueillies en partant des fiches d'enquêtes rédigées de façon précise et souple à la fois. La fiche documentaire indique une méthode éprouvée, mais elle n'invite pas au conformisme : en particulier dans ses explications de types d'habitat. En marge des questionnaires, toute liberté est laissée aux maîtres et aux élèves.

FICHE DOCUMENTAIRE N° 1

L'HABITAT RURAL

Comment classer les villages

Document n° 1

Il nous paraît impossible d'accorder une valeur réelle à la classification, ou plutôt aux deux classifications que M. Roupnel nous donne des villages, soit à celle qui distingue villages de vallée et villages de plateau, soit à celle qui propose villages de source, villages de vallée, villages de cime. Elles ont pour principe le *site des villages*. Mais elles sont loin d'envisager tous les sites. De plus, il y a d'autres principes plus compréhensifs pour classer les villages, par exemple la *date de leur origine*, qui correspond à un stade de la colonisation rurale, le *mode de groupement de leurs maisons*, leur *forme*, et d'autres encore. Il est inexact d'affirmer que « la source a été pour le village de l'Occident ce que fut le feu du foyer pour l'homme méditerranéen et sa cité »,

car les sources ne sont pour rien, ni dans la fixation, ni dans l'économie d'un très grand nombre de nos villages. Il est non moins inexact de prétendre que « les villages restent essentiellement ce qu'ils sont originellement, un carrefour de routes », car la localisation de beaucoup de villages résulte de la *seule attraction d'un bon terroir à cultiver*, et l'établissement des routes, s'il eut lieu, est postérieur à la création du village. Enfin, le village perché, le village-forteresse, pour curieux qu'il soit, est un type fort localisé, rare dans les campagnes de l'Est et du Nord. Quoi qu'il en soit, si la classification des villages d'après le site reste à faire, seule une *longue enquête sur le terrain* aurait chance de l'établir solidement.

A. DEMANGEON.

(*Annales de Géographie*, 1933, p. 412.)

L'HABITAT RURAL

Le plan du village

Document n° 2

De l'analyse des beaux plans au 1/10.000, il résulte qu'on peut reconnaître deux formes élémentaires de villages : les villages longs et les villages massés. Mais il existe des formes de peuplement qui échappent à ces catégories : ce sont d'abord, parmi les formes d'agglomération, les villages en étoile, ensuite et surtout les formes de peuplement qui marquent des étapes vers la dispersion.

I. *Les villages longs.* — Parmi les villages longs, il en est dont les maisons se succèdent en rangées continues ou discontinues, de chaque côté d'un chemin, au milieu d'un terroir cultivé, sans qu'aucun site naturel paraisse les avoir attirés : c'est ce qu'on pourrait appeler les villages spontanés (exemples en Lorraine, en Champagne et dans un canton essarté de l'Aisne). Il en est d'autres qui doivent évidemment leur forme à un trait de la nature physique : c'est ce qu'on pourrait appeler des villages de site... La nature a bien des manières, grâce aux sites qu'elle fournit, d'imposer une forme aux villages. Il y a des sites rectilignes et des sites circulaires. Les sites rectilignes peuvent être des vallons et des niveaux de sources. Les sites circulaires proviennent des méandres, de marais, d'escarpements, et aussi de niveaux d'eau...

II. *Les villages massés.* — Tandis que la plupart de nos villages longs se trouvent dans l'Est et le Nord de la France, il semble que nous observons des villages massés dans le Midi. Comme pour les villages longs, la forme des villages massés paraît

être tantôt un fait spontané, tantôt un fait imposé. Mais les facteurs de contrainte sont ici plus nombreux : car aux conditions naturelles issues des sites s'ajoutent des conditions historiques qui ont fait dessiner, dans la formation des villages, la volonté consciente et orientée des fondateurs.

Beaucoup de villages se massent au milieu de leur terroir cultivé, sans obéir aux indications impératives d'un site; les maisons se pressent, se tassent, entourées de leurs champs...

Une volonté humaine qu'on peut dater et qui avait son but présida à la construction de nombreux villages. Ils procèdent d'une idée préconçue réalisée sur un plan géométrique. Il s'agit le plus souvent d'abbés, de seigneurs, de souverains, désireux de repeupler des régions dévastées, qui ont établi des colons à l'intérieur d'une enceinte forte...

D'autres villages se massent sur un site de défense.

III. *Les villages en étoile.* — Ils ne sont pas des formes élémentaires, nées d'une adaptation directe aux conditions de la vie rurale. Ils impliquent une évolution, une adaptation à des fonctions commerciales. Le faisceau des routes qui convergent vers ces lieux indique des relations régulières avec les campagnes d'alentour, l'existence d'un marché où les paysans apportaient jadis les produits de leurs métiers domestiques et viennent maintenant à jours fixes pratiquer leurs échanges. Dans ce rayonnement en étoiles dessiné par les routes, on sent déjà une tendance à la formation urbaine.

A. DEMANGEON.

(Annales de Géographie, 15 janvier 1939.)

FICHE DOCUMENTAIRE N° 3

L'HABITAT RURAL

Le plan du village (suite)

Document n° 2 (suite)

IV. *Les étapes vers la dispersion.* — Avec la dispersion, nous voyons apparaître un type de peuplement fondamentalement opposé au type aggloméré qui précède, parce qu'il doit son origine à d'autres con-

ditions agraires ou historiques. Dans la dispersion, nous observons des degrés, des variétés. Tantôt les maisons se disséminent en conservant certain ordre, certains alignements le long des chemins : elles forment des traînées comme dans une sorte de nébuleuse (peuplement récent). Tantôt les maisons se coagulent en petits groupements : c'est le peuplement en hameaux.

Tantôt c'est la dispersion complète, l'égailement des maisons à travers les champs, par monts et par vaux...

A. DEMANGEON.

(*Annales de Géographie*, 15 janvier 1939.)

Les trois régimes agraires français

Document n° 3

Dans son livre : *Les Caractères originaux de l'Histoire rurale française* (Oslo, 1931), M. Marc Bloch distingue en France trois types de civilisation agraire :

D'abord, un type de sol pauvre, d'occupation lâche, de culture temporaire : régime des enclos (Ouest). Viennent ensuite deux types d'occupation plus serrée, comportant tous deux, en principe, une emprise col-

lective sur les labours, seul moyen, vu l'extension des cultures, d'assurer entre les moissons et le pacage l'exact équilibre nécessaire à la vie de tous, tous deux par conséquent sans clôtures. L'un, que l'on peut dire septentrional, a inventé la charrue et se caractérise par une cohésion particulièrement forte des communautés (assolement forcé, vaine pâture obligatoire); son signe visible est l'allongement général des champs et leur groupement en séries parallèles. Probablement, ce fut des mêmes milieux que partit l'assolement triennal. Le second de ces deux types ouverts, que l'on peut dire méridional, unit la fidélité au vieil araire et à l'assolement biennal avec, dans l'occupation et la vie agraire elle-même, une dose sensiblement moins forte d'esprit communautaire (p. 65).

FICHE D'ENQUETE N° 1

L'HABITAT RURAL

I. — Les villages agglomérés

Après avoir consulté la fiche documentaire n° 2, après avoir observé un plan directeur au 1/10.000 ou une carte d'état-major au 1/50.000 (pour comparaison de villages), déterminez à quel type d'habitat, groupé ou dispersé, appartient votre village. Choisissez la fiche d'enquête qui convient.

A. — Le site

Lisez la fiche documentaire n° 1.

Relevez les éléments du site qui favorisent la vie du village et ceux qui la gênent. Pour cela retenez tour à tour chacun des grands besoins humains :

- Le besoin de se nourrir : emplacement du village au milieu de la clairière défrichée et des champs cultivés.

- Le besoin d'eau : emplacement du village par rapport aux sources, au cours d'eau.

- Le besoin d'air et de soleil : exposition du village.

- Le besoin de se défendre contre les intempéries : comment le village a-t-il cherché à se protéger des vents violents ou des vents froids. La protection contre les inondations, les ravinements ?

- Le besoin de se protéger contre les ennemis : comment le village a-t-il utilisé les défenses naturelles ?

- Le besoin d'échanges : comment le village s'est-il placé par rapport aux voies de communication naturelles ?

Pour que votre étude soit précise, prenez des points de comparaison. Sur les terroirs de la commune tout d'abord : endroits mieux exposés, endroits plus mal exposés à l'ensoleillement, relever des températures, lieux qui sont soumis davantage à l'action du vent : vitesse du vent, arbres déracinés ou arrachés, etc...

Comparez le site de votre village à celui des villages voisins. Quelles observations faites-vous à ce sujet ?

Travaux pratiques :

Modelez sur la caisse à sable le site du village.

Plan-relief quand le site du village est caractéristique.

Photographies prises à distance et rendant bien compte du site du village.

Croquis panoramique ayant le même objet.

Collection de cartes postales destinées à illustrer le document n° 1.

L'HABITAT RURAL

I. — Les villages agglomérés (suite)

B. — Le plan du village

- Reportez-vous au document n° 2. Déterminez dans quel groupe il est possible de classer votre village.

Quand vous aurez déterminé le groupe, recherchez quelle est la variété.

(Votre village peut être de type mixte, pensez-y.)

Si des conditions historiques ont déterminé la forme géométrique (circulaire ou rectangulaire) de votre village, pouvez-vous les préciser. A ce sujet, consultez une histoire du village, observez l'emplacement de l'église, de l'ancien château féodal. Des murailles subsistent-elles ?

De toute façon, observez l'emplacement de l'église, du cimetière, du vieux château, des vieux moulins.

Si le village est entouré de fossés ou de levées de terre (Champagne), étudiez ces vestiges (largeur, hauteur, matériaux), précisez leur époque.

Travaux pratiques :

Plan du village au 1/2.000 par agrandissement de la carte au 1/10.000 ou par copie d'anciens plans.

Sur la carte au 1/50.000 ou sur d'autres

plans directeurs, relevez les plans caractéristiques d'autres villages de manière à illustrer le document n° 2.

C. — Les rues

Saisit-on une spécialisation des rues (artisans) ou des quartiers ? Des différences de condition chez les habitants ? Des différences d'esprit chez ceux-ci ?

Le long d'une rue, les maisons sont-elles contiguës ou séparées par des jardins ou des vergers ? Dans le premier cas, quelles sont les mitoyennetés, les communautés, les servitudes (pour le savoir, interrogez vos parents, demandez-leur une copie des passages des titres de propriété relatifs aux mitoyennetés).

Décrire une rue caractéristique : sa largeur, son aspect selon que les fermes sont à cour fermée, à cour ouverte sur la rue ou sans cour.

L'activité de la rue selon les saisons et selon les moments de la journée.

Travaux pratiques :

Photographie des rues caractéristiques. Dessins, croquis, linos.

Plan de la rue la plus typique.

Collection de cartes postales représentant la même rue à diverses époques.

L'HABITAT RURAL

I. — Les villages agglomérés (suite)

D. — La question de l'eau

Sur quel sol et quel sous-sol repose le village ? Y a-t-il succession de couches perméables et de couches imperméables, lesquelles ?

S'approvisionne-t-on en eau à une source ou à plusieurs ? Ces sources ont-elles été captées (fontaines aménagées). Ou bien s'approvisionne-t-on à des puits. Profondeur des puits ? Quel procédé emploie-t-on pour monter l'eau ? Les puits tarissent-ils ? Chaque maison a-t-elle son puits ? Y a-t-il des puits communaux.

La commune a-t-elle réalisé l'adduction d'eau ? Depuis quand ? Après quelles délibérations ? Quels ont été les travaux effec-

tués ? Les habitants continuent-ils à se servir des puits ou des fontaines ? Pourquoi ?

Comment abreuve-t-on le bétail au village, dans les pâtures ?

Travaux pratiques :

Représentez, sur un plan du village à grande échelle, les sources et les puits. Ou bien les bornes-fontaines.

Coupe du sol et du sous-sol. Étagement des couches.

Plan de l'adduction d'eau.

Dessins ou photos : les fontaines, les puits.

Croquis explicatifs : les systèmes employés pour monter l'eau des puits.

Traditions relatives aux fontaines.

Coutumes du village relatives à l'usage des puits, des fontaines.

E. — *Le village a évolué*

En comparant le plan du village actuel et celui qui donne le plan cadastral de la Restauration, vous étudierez les changements survenus depuis lors : emplacement et nombre des maisons, tracé des rues, etc.

Pouvez-vous expliquer les modifications survenues.

F. — *Essai d'explication*

Références : documents n^{os} 3 et 4.

Retrouvez-vous dans votre village l'un des régimes agraires décrits sous les documents 3 et 4. Interrogez vos parents sur l'exploitation agricole ancienne. En cas de survivance, décrire les coutumes d'assolement collectif, de vaine pâture, de troupeau communal.

(A suivre.)

Faites-vous communiquer par les Archives départementales le plan *terrier* le plus ancien de votre village; comparez son morcellement parcellaire et celui d'un plan cadastral du XIX^e siècle.

A quelle distance du village sont situés les champs les plus éloignés. S'y rend-on deux fois par jour. Comment ?

L'agriculture de votre village est-elle orientée surtout vers la culture des céréales. Ou vers l'élevage du bétail dans des pâtures ? En a-t-il toujours été ainsi ?

Consultez une monographie historique du village qui puisse vous renseigner sur l'origine du village et sur la date de sa reconstruction.

Échangez une correspondance avec une école du pays d'habitat dispersé; par contraste, vous comprendrez mieux les particularités de l'habitat de chez vous.

J. HUSSON et H. MANCEAU,
École Normale de Charleville.

Qu'est-ce qu'un enfant normal ?

(suite de la page 292)

2° Connaître en gros les étapes du développement psychique, pour ne pas demander à un enfant de deux ans de savoir dessiner des ronds, ou au contraire trouver naturel qu'un autre de huit ans se suce le pouce;

3° Connaître la situation économique et morale, qui, si elle est trop écrasante ou pénible à partir d'un certain degré, ne permet plus d'envisager un développement harmonieux, quelles que soient les possibilités naturelles du sujet ou les qualités de ses éducateurs (1).

Il faut, de plus en plus, se rendre compte que sur le plan de l'éducation, comme sur bien d'autres, si l'angle social n'est pas envisagé, on ne voit qu'un côté de la question, et on perd des grandes chances de réussir pleinement.

Disons, pour finir, que le jugement « à vue de nez », intuitif, n'est pas si dangereux qu'on le dit. Il y a là une rapide mise « en contact » avec le sujet, une sorte de communion tacite qui permet de sentir si l'enfant est « à son aise » ou non. Mais ces impressions subjectives, pour valables qu'elles soient, doivent être contrôlées par une exploration du milieu et une étude soigneuse, objective et faite avec sympathie, de l'enfant lui-même.

D^r S. MARCUS.

(1) On pourrait objecter ici que la part de l'éducation proprement dite est bien rétrécie, vue ainsi. C'est vrai jusqu'à un certain point. L'éducation donnée après six ans est déjà moins profonde que celle qui s'applique de zéro à huit ans. L'enfant a reçu l'empreinte indélébile des premières émotions, et tout ce qui suivra, il aura tendance à le considérer plus ou moins comme une répétition des émotions antérieures.

Les moyens d'expression de l'enfant

I. Le jeu

Quelle est la différence essentielle qui distingue une classe active d'une classe traditionnelle? Dans celle-ci les élèves reçoivent et assimilent diverses connaissances, dans celle-là les enfants s'expriment de toutes les manières possibles : en parlant, en rédigeant des textes personnels ou des comptes rendus, en choisissant certaines activités, en dessinant, en chantant, en modelant, en rangeant, en écrivant à des correspondants ou à des amis familiers, en mimant, ou en faisant des marionnettes et même en organisant leur travail et la vie de leur classe. Il y a entre l'école traditionnelle et l'école active exactement la différence qui sépare une salle de conférences d'un laboratoire... ou une salle de cinéma d'une kermesse...

En vérité, le but réel, le but profond de l'école n'est-il pas de donner à chaque enfant les moyens de connaissance et les moyens d'expression dont il a besoin, dont il aura besoin plus tard. Pour que l'éducateur accomplisse vraiment sa tâche, il faut qu'il connaisse assez chacun des enfants qui lui sont confiés pour lui fournir des moyens de connaissance et des moyens d'expression à sa mesure, conformes à sa nature et à ses besoins. Certains êtres ont une disposition naturelle à traduire leurs pensées, leurs sentiments, leurs souvenirs par le dessin ou par la danse. Le grand défaut d'un enseignement traditionnel, ce n'est pas de leur donner ces outils indispensables : la lecture et l'écriture, c'est de ne leur fournir, en fait, de conseils précis et d'enseignements qu'à propos de ces deux moyens de connaissance et d'expression.

Pour éviter de nous sentir responsables de quelques-uns des « Mozarts assassinés » dont parlait Saint-Exupéry, devons-nous abandonner vis-à-vis de quelques-uns l'apprentissage de la langue maternelle? — Certes non, mais il n'y a pas que lire, il n'y a pas qu'écrire, il n'y a pas que dire, il y a aussi chanter, danser, jouer, œuvrer de ses mains de toutes les façons imaginables. Et qui peut à loisir s'exprimer selon sa nature s'épanouit et s'enrichit comme une plante en bonne terre. Dans une classe active, chaque enfant peut trouver

le mode d'expression qui lui convient, le maître aussi d'ailleurs, et ce n'est pas un mal. Et puis, en dessinant, Jean montre sa vraie pensée; en chantant, Janine laisse transparaître sa sensibilité et l'aspect personnel de son dynamisme; quant à Claude, c'est en levant des plans qu'il a son vrai visage. Et l'éducateur qui n'est plus perché sur son estrade comme un acteur sur une scène, mais à sa place dans la foule vivante de la classe libérée, d'un œil curieux voit tout cela. Il sent ce qu'il doit donner en pâture à la curiosité de Jacques, à l'impatience de Michelle, à toute cette petite collectivité qui s'agglomère, qui mûrit et qui sait s'exprimer de diverses manières : la classe active.

C'est à la fois pour aider nos lecteurs à connaître et à comprendre la vraie nature de chacun de leurs élèves et pour leur faire apprécier la valeur éducative de certaines techniques quelque peu négligées parfois, que nous avons cru utile de créer cette rubrique : « Modes d'expression de l'enfant » où nous essayerons d'étudier tour à tour l'expression individuelle et l'expression collective. Commençons par la plus décriée de ces activités : c'est à savoir le JEU.

**

Spectacle quelconque, spectacle familial, les enfants jouent dans la cour bitumée; le personnel enseignant ba-

varde sympathiquement de choses et d'autres dans un coin, vers le préau, ou dans le rayon de soleil que laisse vivre encore l'ombre des murs. Je pense à nos écoles citadines, à nos écoles parisiennes en particulier, mais j'ai vu la même chose dans des écoles fort réputées de l'étranger. La récréation, soupape de sûreté de la discipline scolaire. C'est, au cours de six heures de classe, le moment où se séparent de la manière la plus tangible ces deux mondes : le monde des enfants, le monde de leurs éducateurs. Et pourtant, que d'enseignements peut apporter à un observateur discret le spectacle des jeux d'enfants ! Qui mène ? qui prend les initiatives dans ces groupes fixes ou ondoyants, les bandes d'enfants ? Là, le premier de la classe est rarement le maître. Celui qui entraîne les autres, celui qui, demain, sera l'âme dynamique d'un groupe d'ajustés ou de quelque autre groupe de jeunesse, c'est Alain parce qu'il est fort et adroit, c'est Raymonde parce que sa personnalité rayonne et crée autour d'elle tout un remous de vie et d'entrain. Voici Janine, rêveuse et souvent solitaire, rebelle aux jeux, rebelle aux activités physiques. On la respecte, malgré ou à cause de son renom de bûcheuse; parfois s'agglomère autour d'elle un fugace groupe de chanteurs. Monique raconte des histoires, des histoires invraisemblables qu'elle a imaginées, des histoires qu'elle a récoltées de-ci de-là, dans les livres ou sur les lèvres de quelque autre conteur. Serge raconte aussi, mais c'est de films qu'il s'agit, de films de gangsters spécialement. Pourquoi ?... Des bandes ont un jeu consacré, un jeu qui s'organise de lui-même dès la première minute de récréation : « On fait une *déto* ! » ou on compte : « Tu seras gendarme... tu seras voleur... » Il y a aussi les groupes de théâtre spontanés; avec ou sans déguisement des pièces sont jouées qui souvent reproduisent des films ou des histoires puisées dans quelque illustré. Certaines personnalités surnagent fréquemment : petits cabotins, garçons ou filles moins timides ou plus imaginatifs que les autres. Il est parfois difficile à un instituteur ou à une institutrice de saisir tout l'ensemble de ces manifestations artistiques spontanées. A leur passage, le vocabulaire s'expurge, le sujet même est susceptible d'évolution, et les personnages rectifient au besoin

leur attitude. Mais si la coutume est prise, la curiosité du maître finit par être admise. Les témoignages les plus sincères sont ceux que laisse transparente le comportement au cours d'une partie plus animée : on voit l'enfant très fatigable, le mauvais joueur qui est aussi le boudeur et l'envieux; l'actif, le robuste, qui court sans fatigue; et celui qui se donne au jeu jusqu'à la limite de ses forces.

Mais, dans la cour de récréation, il est rare que les jeux soient pour les élèves un moyen d'expression totalement sincère. Si libérale que soit la discipline, on sent malgré tout « l'œil du maître », et, dès qu'un jeu se fait plus personnel, consciemment ou non, plus révélateur, en voyant le maître attentif, les enfants rient gauchement, avec l'air de ne pas se prendre au sérieux. Pour qui veut observer avec quelque profondeur ses élèves en train de jouer, la récréation ne suffit pas. En ce qui nous concerne, le terrain vague derrière chez nous, nous a plus appris à propos de la psychologie des enfants de nos classes que bien des récréations et bien des exercices scolaires. Dans ce terrain, riche en ferraille, en pavés et en débris de démolitions, des jeux sont nés et ont vécu, des jeux pleins de rebondissements et de répétitions inlassables, de véritables jeux au long cours. Le mode de groupement est intéressant à observer. Dans la cour ce groupement suit approximativement celui des classes, mais, dans le terrain vague, de telles contingences disparaissent totalement. Cela donne au maître quelque modestie : le jeu libre a plus d'influence sur l'enfant que la classe quelquefois, il marque davantage le groupement; chaque soir, chaque jeudi, à chaque moment libre la bande se recrée avec sa forme, avec son ampleur, avec ses règles tacites.

Dans un jeu libre chaque enfant montre son visage libéré. Celui-ci qui semble calme joue avec une violence inattendue, celui-là dont le langage semble châtié montre un autre aspect de son vocabulaire. Ce n'est pas pour rien que le père un jour a dit à son descendant : « Tu vas voir quand tu iras à l'école, on te dressera. » L'école, même l'école nouvelle, est considérée d'avance comme un endroit où il faudra se contenir, et tel qui joue sans frein ici sait se tenir sage à l'école. Pour le maître qui veut

accomplir un travail vrai et profond, il est indispensable de connaître ce vrai visage de l'enfant. Dans certaines écoles il suffit d'être attentif au cours des récréations, dans d'autres, où il est interdit de courir, de jouer à la balle, de dépasser la limite des deux platanes qui séparent les petits des grands, les récréations ne sont que des aérations, l'éducateur n'en saurait guère tirer profit.

Quand on a observé avec sympathie le visage de Jacques qui bondit, la concentration de René en train de mimer, l'air intéressé de tous ceux qui semblent bâiller d'ordinaire, le jeu apparaît comme un merveilleux moyen d'éducation. Ne voilà-t-il pas une manière attrayante d'entraîner la classe ? Une façon irrésistible de cultiver les réflexes, d'améliorer la mémoire, de développer l'imagination, et l'endurance, et l'esprit collectif... D'ailleurs, même au point de vue scolaire, les jeux peuvent être d'un grand secours. Un jeu de Kim bien mené renseigne sur la qualité de la mémoire bien mieux qu'une leçon, puisqu'il peut s'adresser aussi bien à la mémoire logique qu'à la mémoire visuelle, ou à une autre mémoire, sensorielle. On connaît le principe de ce jeu : ainsi que devant Kim, le jeune Hindou du livre de Kipling, on dispose devant les joueurs deux douzaines d'objets divers qu'ils peuvent regarder pendant quelques minutes. Puis, les objets étant cachés par un tapis ou une grande feuille de papier, chaque joueur doit essayer d'en établir de mémoire la liste. Qui ne se souvient pas de seize des noms de ces objets, a perdu. Le jeu peut se compliquer, les joueurs peuvent être invités à localiser avec précision les objets, à les citer dans un certain ordre, puis à l'envers; les champions peuvent s'entraîner à battre leurs propres records et surtout les maladroits peuvent faire des parties — j'allais écrire des exercices — supplémentaires ! Le jeu peut aussi comporter des variantes : au lieu de voir les objets, on peut entendre des sons divers (une clef qui tombe, un papier qu'on déchire; un timbre de bicyclette qui tinte, un morceau de verre qui se brise...). On peut avoir à reconnaître des objets ou des matériaux au toucher et au poids, des fruits ou des denrées au parfum, des listes de mots par associations d'idées. (Ma mère est allée au mar-

ché, elle a acheté des pommes de terre, dit le premier joueur, des pommes de terre et des poireaux, dit le second, des pommes de terre, des poireaux et un gigot d'agneau, dit le troisième, et la liste des commissions va s'allongeant curieusement d'un joueur à l'autre, et la mémoire de chacun s'exerce. — Plus que par les leçons ? Peut-être plus que par les leçons !)

Ces jeux de mémoire ne sont naturellement qu'un exemple. Il y a des jeux pour développer l'attention, l'adresse, les réflexes, la maîtrise de soi, l'observation. Certains livres scouts et en particulier le merveilleux *Qui vive!* de J.-O. Grangjouan (éditions des Éclaireurs de France) sont à ce sujet une mine inépuisable. Certains de ces jeux parfaitement adaptables à nos classes peuvent témoigner d'un souci éducatif plus profond que celui qui anime maints exercices scolaires. Voici par exemple toute la série des jeux de portraits et de proverbes qui réclament tant d'esprit d'observation et un raisonnement si précis. Voici toute la mine des jeux de vocabulaire depuis le vieux « dans mon corbillon, qu'y met-on ? » jusqu'à ce petit jeu « plein d'astuce » : l'idée fixe. Deux joueurs étant sortis de la pièce, l'ensemble des autres joueurs convient d'une phrase pour chacun d'eux, phrases aussi disparates que possible. Puis, chacun étant informé de ce qu'il a à dire, les deux joueurs commencent une conversation, dont le sujet leur est fourni, et le premier qui trouve le moyen de placer textuellement sa phrase dans le cours de la conversation est le gagnant. Voilà qui vaut bien des exercices d'élocution, n'est-il pas vrai ?

En citant ces quelques sortes de jeux, manifestement éducatifs, j'ai été amenée à insister davantage sur leur valeur éducative que sur leur valeur d'expression. Pourtant les jeux de Kim nous donnent bien des indications à propos du type de mémoire de ses joueurs : celui-ci a une mémoire globale, il photographie l'ensemble du plateau, celui-là analyse méthodiquement, cet autre contemple stupidement les vingt-quatre objets et n'emploie aucune méthode. Quant au jeu de l'idée fixe, c'est une espèce de test d'attention, d'imagination, de présence d'esprit et de logique, à condition que les règles normales de la conversation soient respectées. Mais ces jeux, parfaitement

adaptables à nos classes ne sont pas des moyens d'expression spontanés. Même si les enfants y mordent volontiers, leur attitude n'y est ni si détendue, ni si expressive que dans les jeux de la cour de récréation ou dans les fameux jeux des terrains vagues. Les jeux organisés conservent un cadre formel et une discipline extérieure qui ne leur permettent pas de se confondre avec les jeux spontanés. Même les jeux de plein air qui encadrent les séances de gymnastique ne constituent pas une détente libre. Il faut un temps, il faut une certaine évolution pour que les élèves cessent de saluer « merci, m'sieur », ou « merci, m'dame » quand le ballon leur a été lancé par la personne un peu imposante qui a organisé le jeu. Il serait imprudent de confondre l'entrain et la joie qu'éprouvent les gosses, quand la classe s'assouplit jusqu'à comprendre des heures de jeux, avec cette liberté d'expression, cette détente qui caractérisent le vrai jeu libre. Certes, se faire oublier quand on a pour habitude, sinon de « tenir » sa classe, du moins de l'entraîner, se fondre dans la masse joyeuse des joueurs n'est pas chose facile, mais l'effort vaut la peine d'être tenté, non seulement parce qu'il permet de saisir de chaque gosse un visage inattendu, mais encore parce que la valeur éducative du jeu s'en trouve singulièrement accrue. Il faut se rendre à l'évidence, il y a des jeux qui, tant joyeux qu'ils soient, sont encore de l'« école traditionnelle ». Le maître qui fait placer ses élèves en rang par quatre et qui commande au coup de sifflet de former autant de cages à écureuils qu'il y a de groupes de quatre et qui continue à mener son jeu tambour (ou sifflet) battant, bien en ordre pendant dix minutes, a peut-être organisé un bon exercice, mais ni la classe ni chaque élève pris individuellement n'ont joué, ne se sont exprimés, ne se sont détendus. Notre rôle c'est, à l'occasion, d'enseigner un jeu, d'en enseigner à quelque meneur ou quelque responsable, d'y participer non comme chef indiscuté, mais peut-être comme un joueur parmi les autres. Les enfants savent aussi bien que nous organiser une partie et la faire rebondir, c'est un handicap d'être maître d'école pour entraîner un « ballon prisonnier » ou un « dix coups ». Discrètement mêlé au groupe des joueurs, il est plus facile,

sinon de se faire oublier tout à fait — ce qui n'est pas toujours souhaitable — au moins d'être un joueur parmi les autres, de dissoudre la méfiance, de saisir ces expressions et ces gestes familiers qui aident si bien un éducateur dans son travail. De plus, une orientation discrète, une influence de coude à coude, permettent d'utiliser à des fins éducatives cette libre détente qui s'épanouit au cours des jeux. Introduits parmi les distractions familiales, les jeux les plus visiblement éducatifs semblent moins arbitraires que mêlés aux exercices classiques. Je sais une jolie petite classe de lecture où les enfants, habitués à jouer et à s'organiser eux-mêmes, ont prévu de manière tout à fait inattendue l'utilisation des cartons de lecture globale. Selon les jours on joue aux cartes, à cache-tampon ou à une espèce de loto avec les mots et les phrases qui deviennent des jouets familiers. — Non, il n'y a pas de désordre, les enfants tiennent trop à leurs jeux pour risquer de les perdre.

Les progrès réalisés par les colonies de vacances et les groupes de jeunesse sur le plan éducatif commencent à faire admettre dans divers milieux la valeur éducative du jeu. Les maîtres soucieux d'accomplir un travail profond et vrai ont depuis longtemps reconnu la valeur expressive du jeu. Mais une contrefaçon, une caricature de jeu ne saurait avoir la valeur d'un jeu véritable. On peut diriger un exercice aux données distrayantes ou lancer un vrai jeu dynamique et un peu échevelé, on peut avoir « de la discipline », « tenir » sa classe, imposer sa volonté plus ou moins arbitrairement, ou bien laisser jaillir du groupe même et des conditions du jeu un ordre fonctionnel souple et profond, on peut être le maître qui octroie un délassement ou le meneur entraînant autour de qui le jeu bondit. Ces deux activités ne sauraient être confondues. Débarrasser les jeux à but éducatif de cette teinte « d'exercices de quelque chose » qui les dénature, se faire admettre parmi les joueurs, non grâce à sa supériorité d'adulte, mais comme un bon compagnon avec qui on s'amuse ferme, c'est pour l'éducateur actif respecter « la règle du jeu ». Et ce jeu-là vaut la peine aussi d'être joué.

SIMONNE LACAPÈRE.

I. Connaissance élémentaire des techniques

Lorsqu'on parle d'éducation artistique, deux méthodes pédagogiques s'affrontent. La première pense qu'il est suffisant de mettre l'enfant au contact des chefs-d'œuvre (visites de musées, bonnes reproductions assez grandes) et que le miracle s'accomplit. On estime que, en procédant ainsi, on respecte la personnalité de l'enfant et qu'on lui garde toute sa fraîcheur spontanée : l'œuvre d'art ne s'explique pas; on en subit le charme d'abord, le maître n'intervient qu'après et très discrètement.

La deuxième méthode veut que toute visite de musée soit précédée d'une leçon du maître s'adressant non seulement à la sensibilité de l'enfant, mais aussi à son intelligence. Qu'on emploie l'une ou l'autre de ces méthodes, il n'en reste pas moins que le maître doit savoir, ne serait-ce que pour répondre aux questions que peuvent lui poser certains élèves.

Nous pensons donc que la connaissance élémentaire des techniques est nécessaire au maître.

Aujourd'hui, nous nous occuperons de la peinture.

Toute œuvre peinte comporte plusieurs éléments :

1. Le support (toile, panneau de bois, etc.).
2. L'enduit.
3. Les pigments (la peinture elle-même) broyés avec un agglutinant, huile ou colle.
4. Le vernis.

Voici deux formules permettant de fabriquer la peinture soi-même.

1° A L'HUILE

- a) Mettre dans le fond d'un pot du blanc de zinc du commerce (déjà broyé à l'huile).
- b) Le délayer avec un peu d'huile.
- c) Ajouter le pigment en remuant.
- d) Ajouter de l'essence et du siccatif.

2° A LA COLLE

- a) Faire fondre de la gomme arabique dans de l'eau.
- b) Mettre dans le fond d'un pot du blanc en poudre (sauf le blanc de Meudon) broyé très fin (blanc de neige).
- c) Ajouter la colle en remuant.
- d) Ajouter le pigment.

e) Mettre quelques gouttes de glycérine.

La première préparation permet de peindre sur le bois, les murs déjà peints à l'huile (après lessivage dans ce cas).

La deuxième préparation permet de peindre sur des papiers de grande surface.

Les préparations à la colle sont très nombreuses. Elles varient suivant les colles employées (gomme arabique, caséine, dextrine, colle de peau — employée à chaud pour le décor de théâtre, etc.). Elles portent les noms de gouache, détrempe, procédé « à tempéra », aquarelle, etc.

La peinture à fresque se fait directement sur un mur enduit d'un ciment frais, avec des couleurs broyées à l'eau.

Une peinture est dite marouflée quand elle est peinte sur toile et collée avec de la céruse sur le mur. Dans ce cas, on la confond souvent avec la fresque proprement dite.

Si on ne connaît pas ces différents procédés, on risque de porter des jugements hâtifs et erronés, car on demande à une technique ce qu'elle ne peut donner. (Exemple : demander à la fresque la matière, le modelé, le clair-obscur qu'on peut exiger de l'huile.)

Voici donc quelle pourrait être notre première leçon :

Lors d'une visite de musée (ou de l'observation de reproductions), montrer :

1. Un primitif (avant l'invention de l'huile).
2. Le début de la peinture à l'huile (les Van Eyck).
3. Le clair-obscur (Léonard de Vinci, Rembrandt).
4. Une gouache et une aquarelle.
5. Une fresque.
6. Une toile marouflée.

Évidemment, cela suppose un musée richement pourvu ou une nombreuse collection de bonnes reproductions. A défaut, on peut trouver dans les manuels d'histoire, dans les hors-texte de beaucoup de livres de lecture, des reproductions assez variées. Malheureusement, on se contente souvent d'indiquer le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur, ce qui est insuffisant. Il serait donc souhaitable que les éditeurs de manuels indiquent en plus : fresque, toile marouflée, huile, et la date. La pratique nous a montré que ces détails pouvaient intéresser les élèves dès l'âge de treize, quatorze ans.

Quand une reproduction est mise sous verre pour être exposée dans la classe, un cartouche peut indiquer les précisions suggérées plus haut.

Pour les classes où l'initiation artistique ne fait pas l'objet d'un cours suivi, il est évident que les indications qui précèdent pourront être données au fur et à mesure de l'observation des originaux ou des reproductions.

TRAVAUX PRATIQUES

Le faux vitrail

Matériel. — Peinture préparée avec beaucoup d'huile ou vernis gras;

pot de peinture argentée (dans le commerce) ou poudre d'aluminium délayée dans le vernis gomme laque (formule : en volume, un tiers gomme laque en paillettes et deux tiers alcool à brûler. Bon à employer environ douze heures après);



deux petites brosses plates;
un tampon d'ouate.

Exécution. — Faire un dessin très simplifié;

bien nettoyer les vitres;

reproduire sur les vitres le dessin à la craie taillée;

avec une petite brosse plate, passer les traits du dessin à la peinture argentée;

avec l'autre brosse plate, mettre la couleur choisie entre les traits de peinture argentée qui constitueront les plombs du vitrail;

pocher la couleur avec le tampon d'ouate (ne pas oublier de mettre du siccatif dans la peinture à l'huile);

quand tout est sec, repasser les traits argentés.

Pour protéger le travail, on peut mettre devant une vitre blanche.

Ce procédé amuse beaucoup les enfants et peut donner d'excellents résultats. Tout dépend de la simplification du dessin et du choix des couleurs. Il permet une agréable décoration de la salle de classe.

Ed. MÉZERETTE,
Directeur d'École à Paris.

La presse infantine ; ce qu'elle devrait être

Un bon journal pour enfants doit être un compagnon de choix dont on attend la venue avec impatience; le fréquenter rend meilleur, éveille l'intelligence.

Comme il apporte récréation et détente, sa lecture ne demande aucun effort. De plus, agréable à feuilleter, son seul aspect tente les lecteurs.

Attirer, séduire, retenir représentent ses trois buts. Les enfants achètent presque toujours les journaux sur leur seule initiative, en dehors du contrôle des parents et des éducateurs : d'où la nécessité de ne laisser paraître et circuler qu'une presse (journaux et livraisons) d'une parfaite probité morale et intellectuelle.

Mais les journaux moraux et instructifs, la plupart du temps ennuyeux et insipides, non seulement n'attirent pas les enfants, mais par une réaction très compréhensible les précipitent vers les mauvaises publications, hélas! passionnantes.

Les rédacteurs remplis de bonnes intentions devraient se rappeler que :

le ton moralisateur et prêcheur ne donne pas l'amour du bien;

vouloir instruire à tout prix ne donne pas le goût de la culture;

vouloir être drôle coûte que coûte ne donne pas d'esprit;

supprimer des illustrations les scènes de meurtre et les gestes équivoques ne suffit pas pour réaliser un climat artistique.

Pour créer un bon journal, il faut étudier avec intelligence et amour la psychologie de l'enfant afin d'être à même de satisfaire ses goûts profonds, de sublimer ses tendances mauvaises. L'instinct combatif mis enfin au service de la vie et non plus stupidement destructeur.

Une presse infantine soucieuse de bien remplir sa mission montre les richesses de la vie sous ses aspects : aussi bien les dernières découvertes des sciences les plus variées que les curiosités de la nature et les activités artistiques;

offre une documentation sérieusement contrôlée et contribue ainsi avec probité à la culture des lecteurs;

rend aux jeux et aux activités manuelles la place importante qui leur revient;

connaît et exploite la puissance régénératrice de la gaieté, la force tonique du rire, jaillies aussi bien du texte que des illustrations;

respecte l'idéal des autres tout en ayant le sien propre, et lutte contre les formules et les idées toutes faites afin d'apprendre l'objectivité aux enfants;

s'adapte aux conditions de l'existence et se tourne résolument vers l'avenir

tout en tenant compte des richesses du passé.

Mais rassembler et maintenir un public suffisant pour prospérer honnêtement pose à la presse un problème délicat. En effet, si un lecteur adulte, soit par intérêt, soit par routine, reste fidèle à un journal, ou une revue pendant plusieurs années, il ne peut en être question pour un enfant qui, au maximum, lit le même journal pendant cinq ou six ans.

La difficulté pour un bon journal consiste à ne pas faiblir dans sa valeur, à être toujours à la recherche de ce qui captivera le public, le tiendra en haleine. D'où la tentation de faire des concessions au mauvais goût pour flatter la clientèle.

**

Il faut deux journaux pour les enfants d'environ neuf à treize ou dix à quatorze ans : l'un pour les petites filles, l'autre pour les garçons.

— Pourquoi ?

Déjà, tout en conservant des activités et goûts communs, les filles et les garçons se particularisent et cherchent dans leur journal une atmosphère qui convienne aux uns ou aux autres. Ils confèrent à leur journal un rôle inconscient de confident.

Dans la petite fille se prépare la femme, dans le jeune garçon s'ébauche l'homme.

Aussi, dans un journal spécifiquement féminin, on trouve une atmosphère plus douce, une part plus importante donnée aux sentiments.

La poupée, les travaux manuels, couture, toilette, tricot, bricolages pour l'agencement de la maison, cuisine, représentent un fief important.

La petite fille lisant son journal s'attendrit sur le sort des orphelins, des malheureux privés d'appui, de foyer. Elle s'identifie à l'héroïne belle, sensible, qui crée autour d'elle une atmosphère de vie tendre. Le travail, l'amour, le mariage, les bébés, la maison, tout cela tient une place capitale dans ses pensées.

D'où les défauts dans lesquels tombent les revues féminines de classe médiocre : sentimentalité mièvre et bête, courrier où s'étalent des confidences et curiosités plus ou moins malsaines; conseils pour plaire et mener à bien la conquête de héros inaccessibles, etc.

Les journaux pour garçons donnent une part plus grande au côté scientifique, ce qui répond souvent à un besoin inné, comme si les garçons recherchaient une protection dans la perfection mécanique.

On trouve dans leur presse plus d'aventures : voyages; explorations; plus de sports violents, en accord avec un besoin plus impérieux de dépense physique, des bricolages, des constructions de meccanos.

Le garçon s'identifie à celui qui combat, triomphe, se lance dans des randonnées lointaines, fait des découvertes.

Dans ses rapports avec l'autre sexe, à côté du personnage de la mère aimée et vénérée comme source de sa vie, il se complait dans le rôle de protecteur qui souvent lui reste essentiellement étranger dans la réalité.

D'où les défauts inhérents aux mauvais journaux pour garçons : cette vanité fanfaronne, étalage de force brutale, emploi intensif d'armes perfectionnées, aventures stupides où les héros triomphent uniquement parce qu'ils sont des hommes puis font la roue devant des femmes conquises et admiratives.

Cette utilité d'avoir un journal pour les filles et un pour les garçons, les scouts l'ont comprise. Leurs adhérents des deux sexes partagent le même idéal, se livrent à des activités similaires : jeux, bricolage, camping, et pourtant leurs journaux se révèlent très différents selon qu'il s'agit d'un public ou d'un autre.

Cependant il serait dangereux et faux de donner à ces remarques un sens

absolu. Le côté « aventure » a sa place dans les journaux pour petites filles, le côté « sentiment » la sienne dans les journaux pour garçons. Question de dosage; il appartient aux gens désireux de créer un journal d'y répondre harmonieusement.

**

Il faut songer aussi aux différents milieux que touche le journal : milieux ruraux dont la vie suit de plus près le rythme des saisons et ignorent les activités des grandes villes; milieux citadins étrangers aux occupations des campagnes; milieux coloniaux reliés à la métropole par la presse, différents milieux sociaux...

Pour n'importe quel public, les mêmes grandes règles jouent et la valeur du journal est fonction de l'habileté, du tact, de l'intelligence avec lesquelles on les applique et adopte. En lisant le journal, il faut que chaque catégorie de lecteurs ait l'impression qu'on a pensé à elle.

Comme pour la grande majorité des lecteurs, le journal apporte une distraction, il doit épargner tout effort. On lui demande donc une rédaction agréable et correcte : écriture vivante, alerte, sensible. Pas de verbiage ni de grands effets littéraires, mais pas non plus cette écriture hachée, genre style télégraphique, semée d'interjections diverses.

Un choix d'articles captivants; mais, sous prétexte de vulgarisation, pas de massacres des grands classiques ni d'escamotage de difficultés lorsqu'il s'agit de sujets difficiles étayés sur une documentation sérieuse.

De nombreuses histoires illustrées en couleurs, genre images d'Épinal, présentent une excellente formule d'entrée en matière; histoires comiques, aventures, contes, etc., écrits correctement et avec entrain. Les enfants aiment y retrouver un ou plusieurs personnages qui finissent par incarner le journal.

L'imagination sous toutes ses formes a le droit de régner particulièrement peut-être dans les romans : romans sentimentaux, d'aventures, d'anticipations scientifiques, etc.

Tous les genres offrent de l'intérêt; seules l'inspiration et la manière de les traiter importent.

Pourquoi par exemple ne concevoir

l'anticipation scientifique que pour tuer et recouvrir ainsi l'avenir d'un rôle si atroce ?

Les récits de recherches de savants pour essayer de rendre la vie plus belle ou découvrir le secret qui supprimerait les folies meurtrières seraient aussi exaltants que ces histoires de rayons de toutes sortes qui tuent à distance. Des rapprochements interplanétaires pour établir la paix aussi passionnants que les guerres. Pourquoi ne pas chercher à s'imaginer tous ces mondes inconnus autrement que barbares et se demander comment leur connaissance modifierait l'existence sur la terre; quelle part de bonheur ou de fantaisie elle apporterait ?

Des explorations aériennes, terrestres, sous-marines peuvent donner matière à des intrigues d'intérêt palpitant, sans rivalité meurtrière; la recherche de la découverte de trésors enfouis au fond des mers ne suscite pas obligatoirement un déchaînement de cupidité criminelle.

Sauver une jeune fille d'une catastrophe plausible en mettant en œuvre intelligence et volonté exalte des sentiments plus nobles qu'une course effrénée pour empêcher son enlèvement par des singes lubriques ou des nègres lippus.

Un bon journal respecte son public et on trouve dans les récits :

la force mise au service de l'intelligence et maîtrisée par des êtres qui réfléchissent, créent au lieu de détruire;

l'esprit d'équipe, la camaraderie pour des fins avouables;

la générosité sous formes diverses;

l'esprit d'aventure, de conquête pour d'autres ambitions que celles suggérées par les guerres, visées impérialistes, passion de l'argent;

l'émotion et l'amour véritable.

Et non plus :
le bluff;

l'admiration stupide de la force triomphante;

l'amour du panache;

l'engourdissement et la faculté de penser;

l'enlèvement moral et intellectuel;

l'excitation sensuelle.

Il faut qu'un sujet honnêtement passionnant se développe avec intelligence; qu'il fasse vivre des personnages capables de réfléchir, sentir, et non pas des brutes et pantins névrosés.

**

Les journaux aiment faire des concours. Certains présentent de l'intérêt. D'autres sont nocifs. Ainsi, au lieu de faire résoudre des problèmes policiers et judiciaires qui mettent des criminels en vedette avec accompagnement de photographies suggestives (par exemple : deviner qui est l'assassin, étant données la disposition des empreintes digitales, la manière dont le coup de revolver est tiré, le poignard resté planté, etc...), on pourrait poser des problèmes de recherches intelligentes et utiles, propres moralement. Par exemple : un explorateur se perd dans telle région; comment a-t-il chance de retrouver une caravane, étant données certaines traces et indices ?

Comment un aviateur tombé dans une montagne pourra-t-il, soit appeler à l'aide, soit réparer les avaries de son appareil ?

Comment organiser des secours en tant d'heures, de minutes pour sauver les passagers d'un bateau qui sombre ? Etc...

**

Voici à peu près les rubriques classiques d'un journal pour enfants et qui semblent plaire :

PLAN

Histoires illustrées en couleurs sur les pages de couverture et la page double du milieu.

Romans et nouvelles. — Au moins un roman à suivre, ou deux très différents l'un de l'autre, ou un roman et une nouvelle.

Contes folkloriques et contes divers de tous les pays.

Biographies de toutes sortes. — Savants, explorateurs, artistes, personnages célèbres de tous genres, de tous âges...

Arts. — Peinture, sculpture, architecture, arts mineurs.

Littérature. — Poésie, anecdotes, extraits d'œuvres, analyses et études d'œuvres.

Articles documentaires, scientifiques et autres. — Inventions, découvertes, explorations, voyages, curiosités, etc.

Bricolage et travaux manuels variés. — Découpage, coloriage, dessin, peinture, modelage, etc., arrangements de la maison, couture, poupée, cuisine, menuiserie.

Jeux d'intérieur et de plein air. — Devinettes, camping, sports.

Collections. — Philatélie, etc.

Actualités. — Dans tous les domaines susceptibles d'intéresser les lecteurs, mais pas politiques.

Distractions. — Livres et comptes rendus. Théâtre : ce qu'on peut voir, comptes rendus. Cinéma : les meilleurs films à voir. Radio : les meilleurs émissions, etc.

Concours.

Correspondance des lecteurs. — Échanges divers. Demandes, réponses.

Un bon journal, par sa seule présentation : images pimpantes, mise en page harmonieuse, attire le lecteur, éveille son intérêt, lui donne le désir de lire.

Le format, assez grand pour que les histoires illustrées et les photographies y trouvent largement leur place, ne doit pas devenir encombrant, afin qu'on puisse feuilleter le journal sans l'abîmer, le conserver et au besoin le faire relier (exemple : 25 cm. sur 30 cm. environ).

La qualité du papier contribue beaucoup à donner un aspect soigné et met en valeur la typographie et les illustrations.

Pour les enfants on demande une impression avec des caractères assez gros, nets et bien encrés. On condamne les fantaisies typographiques : suppression des lettres majuscules si jolies, fioritures, surimpression, qui alourdissent et diminuent la lisibilité.

Des marges, un texte aéré, des paragraphes nombreux donnent au journal une tenue de bon aloi.

Si l'on imprime le texte sur deux colonnes, un large blanc les sépare nettement l'une de l'autre.

On commet une grosse erreur en imprimant les articles sérieux et documentaires en petits caractères fatigants à lire, alors qu'une présentation attrayante donne déjà un avant-goût de leur intérêt.

La qualité des illustrations joue un rôle primordial dans un journal pour enfants. Elles doivent être artistiques, nombreuses, dynamiques ; autant que possible de couleurs riches, harmonieuses, les photographies évocatrices et bien tirées.

Nous venons de vivre des années de guerre terrible, et les âmes des enfants, celles des garçons plus encore que celles

des filles, ont besoin d'être désintoxiquées, de retrouver l'équilibre et un âme paisible. Les images marquées d'une manière souvent indélébile les inaginations neuves. On bannit donc systématiquement les représentations de scènes de violence stupide, de meurtres, les facies de brutes.

Les illustrations créent déjà une atmosphère de confiance optimiste, révèlent la prédominance de la valeur humaine, de l'intelligence, la bonté, la volonté, le courage réfléchi sur l'agitation meurtrière et bête des mécaniques perfectionnées.

Le visage du marin qui cherche à sauver son bateau en pleine tempête rayonne tout de même de plus de courage que celui du gangster qui guette sa victime pour l'étrangler.

Une ville que l'on construit offre un spectacle plus reconfortant que celui d'une ville détruite par la guerre.

Un homme sauvé par la science suggère plus d'admiration reconnaissante pour les savants que le néant promis à l'humanité par la bombe atomique.

Dans une atmosphère saine, les illustrations peuvent montrer la beauté du corps humain, la grâce de la jeunesse, la vigueur, mais pas de gestes ou attitudes équivoques qui troublent profondément les enfants.

Un journal bien fait pour enfants, filles et garçons, de six à neuf ans, rendrait aussi de grands services. Il offrirait des textes écrits avec une grande simplicité : phrases courtes, mots simples ; d'abondantes illustrations joliment coloriées, fraîches, vivantes l'orneraient.

On y trouverait des contes, des romans pas très longs, de petits articles documentaires très concrets, quelques poésies, quelques chansons, des devinettes, des concours faciles, des travaux

manuels et bricolages simples : poupée, couture, tricot, découpage, coloriage, etc...

Il lui faudrait un format un peu plus petit que celui adopté pour le journal des lecteurs de dix à quatorze ans, et une impression sur d'excellent papier avec de gros caractères et des paragraphes nombreux pour rendre la lecture aisée.

Et maintenant il faut souhaiter que les lois préparées par le gouvernement pour débarrasser notre pays des mauvaises publications périodiques soient efficaces et entrent rapidement en vigueur.

Pour nous, depuis 1935, nous n'avons cessé de dénoncer les ravages effroyables de cette presse dite « enfantine ». Aujourd'hui l'opinion générale est alertée, des protestations s'élèvent de toutes parts.

Espérons que bientôt, délivrés de l'obsession de cette concurrence écrasante, les journaux honnêtes puissent vivre, et dans une joute amicale rivaliser de beauté, d'intérêt et de saine gaieté.

Alors tous ceux qui s'occupent d'enfants, au lieu d'un ennemi, destructeur sournois de leur œuvre éducative, trouveraient dans la presse pour la jeunesse un auxiliaire précieux.

MATHILDE LERICHE,
Bibliothécaire
de « L'Heure Joyeuse ».

N. B. — Dans le numéro de juillet 1947 de *Méthodes Actives*, nous avons essayé de dresser une liste des meilleurs journaux pour enfants. Depuis, la presque totalité de ceux indiqués comme présentant des qualités de moralité indéniables a disparu, absorbée par des journaux de classe très ordinaire, ou bien encore ayant modifié leur présentation dans un sens défavorable.

Il ne reste plus de cette liste que *Le Journal des Voyages* et *Francs-Jeux*.

De ce même article, les services du Ministère de l'Éducation Nationale, Direction générale de la Jeunesse et des Sports, ont extrait des idées et des suggestions, notamment pour la partie constructive de l'Exposition de la Presse enfantine.

M. L.

CONGRES NATIONAL D'EDUCATION NOUVELLE à Blois du 14 au 18 juillet 1948

Le Groupe Français d'Éducation Nouvelle organise à Blois, du 14 au 18 juillet, un Congrès national, pour lequel il fait appel à tous ceux, éducateurs, parents, amis de l'école, qui s'intéressent aux problèmes d'éducation.

Les deux questions qui y seront étudiées sont les suivantes :

ETUDE DU MILIEU

1° Comment concevez-vous l'étude du milieu ? Doit-elle être une étude auxiliaire de diverses disciplines ou peut-elle se substituer aux programmes pour fournir matière à toutes les disciplines ?

2° Dans quelle mesure utilisez-vous l'étude du milieu ? Sous quelle forme ? Rencontrez-vous des difficultés pratiques ? Lesquelles ?

3° Quelle importance relative donnez-vous ou souhaiteriez-vous donner à l'étude du milieu naturel et à celle du milieu humain ?

4° Si vous êtes spécialiste, comment concevez-vous l'étude du milieu du point de vue de votre spécialité ?

L'EDUCATION NOUVELLE ET LA PAIX

(préparation au Congrès international de Bruxelles, du 8 au 15 août)

Compte tenu des autres éléments susceptibles de déterminer l'état de paix ou de guerre dans le monde :

1° L'Éducation Nouvelle vous semble-t-elle plus que toute autre capable, par son esprit et ses techniques, de créer des conditions psychologiques et morales favorables à la paix ?

2° Méthodes et techniques sont-elles suffisantes pour atteindre cette fin ?

3° Quels sont les moyens qui vous paraissent les plus efficaces pour faire jouer à l'Éducation un rôle pacificateur ?

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

« L'Éducation nouvelle et la Paix », tel est le thème du prochain Congrès international de la Ligue pour l'Éducation nouvelle qui aura lieu à Bruxelles le 15 août 1948.

Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe français d'Éducation nouvelle, 29, rue d'Ulm, Paris-5^e.

Avenirs, revue mensuelle, consacre entièrement son numéro de mai 1948 à la France d'outre-mer. Outre les divers articles sur l'œuvre de civilisation accomplie par la France, l'équipement hydro-électrique, la recherche scientifique..., revue des livres traitant diverses questions de l'Union française, informations scolaires et professionnelles, avis de concours pour les carrières coloniales (5, place Saint-Michel, Paris-5^e. 50 francs).

FERRIÈRE (AD.) : *Transformons l'École*, 2^e édition revue et complétée. Paris, J. Oliven, 65, avenue de La Bourdonnais, Paris-7^e, 1947. Prix : 300 francs.

Paru à la fin de l'autre guerre mondiale, cet ouvrage, fondé à la fois sur une grande connaissance de l'enfant et une large documentation, était un avertissement : l'école ancienne basée sur l'autoritarisme conduit à la guerre, il fallait donc transformer l'école et éduquer les enfants selon la science et le bon sens. L'a-t-on fait vraiment ? Quelles sont les responsabilités des parents et de l'État ? Autant de questions pénibles à se poser.

Néanmoins, juste avant cette dernière guerre, l'idée de l'école active avait fait son chemin ; son mouvement, quoique ralenti, ne fut pas arrêté par la guerre. Ferrière nous parle de son développement en Angleterre, aux États-Unis, en Italie. L'ouvrage se termine avec deux annexes : *Les trente points caractéristiques de l'École nouvelle* et *La suprématie de l'Esprit*, chapitre dans lequel l'auteur situe sa position personnelle vis-à-vis des différentes méthodes d'éducation nouvelle. Un livre à lire, restant d'actualité.

AUBERT (P.) et VIRET (E.) : *L'École vivante par les Centres d'intérêt*. Librairie Payot, Lausanne, 1947. Prix : 250 francs français.

Deuxième édition d'un ouvrage publié sous les auspices de la Société vaudoise de Travail manuel et de Réforme scolaire. Cet ouvrage comprend des exemples de programmes pour les différents degrés et des exemples de Centres d'intérêt. Auparavant, les auteurs, après avoir rendu hommage au D^r Decroly en ce qui concerne sa méthode des Centres d'intérêt, font quelques « réserves » quant à leur application. Ils en montrent les avantages et aussi les écueils, car il y en a. Si les avantages de la méthode se résument dans la concentration de la pensée et de l'effort, en un enseignement basé sur la réalité concrète et vivante du milieu ambiant, il faut aussi qu'elle contribue, en dehors de toutes acquisitions de connaissances, à créer des valeurs humaines. En outre, il faut se garder de vouloir à tout prix rattacher toutes les disciplines au Centre d'intérêt, sous peine de créer une liaison artificielle et sans valeur.

GILBERT-ROBIN (D^r) : *La Guérison des Défauts et des Vices chez l'Enfant*. Guide pratique d'éducation à l'usage des parents, des pédagogues et des éducateurs. Domat, 160, rue Saint-Jacques, Paris-5^e. Prix : 450 francs.

Dans ce gros livre de près de cinq cents pages, l'auteur passe en revue tous les défauts des enfants et les problèmes qu'ils posent. A chacun il répond par un conseil le plus souvent à la fois médical et pédagogique. Parents et éducateurs en feront leur profit. En fin de volume, bibliographie de livres de psychologie, de pédagogie, d'éducation, de rééducation, de recherches expérimentales.

J. EVRARD-FIQUÉMONT.

PROPOS DE L'INSPECTEUR EN TOURNÉE

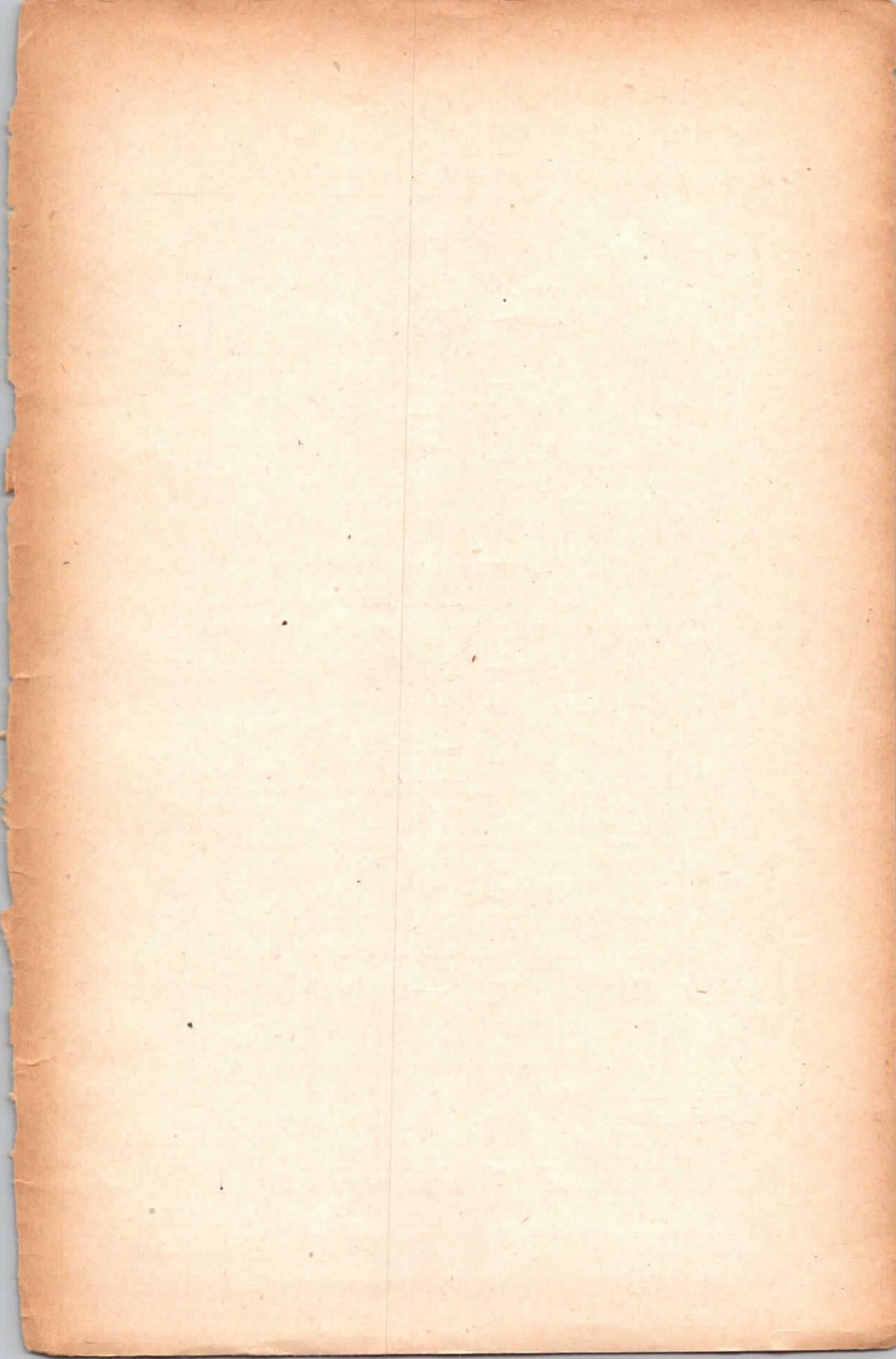
La charité

C'était au cours d'une leçon de morale ayant pour objet la charité. Une leçon bien préparée qui n'avait pas la banalité habituelle des exposés tirés sans adaptation personnelle de quelque manuel, une bonne leçon qui avait réussi à émouvoir les enfants et peut-être aussi l'Inspecteur. On avait élargi la notion de charité en montrant tout ce qu'on peut donner, et, ces recherches faites en commun, voici venue l'heure des bonnes résolutions. Et chacun de chercher ce qu'il ferait le lendemain, un jeudi, au nom de la charité. C'était très bien. Mais alors la maîtresse se tourna vers l'un des garçons, le regarda dans les yeux et cita, devant toute la classe attentive, le peu édifiant exemple de Robert, qui passait ses loisirs à *embêter* ses voisins, d'inoffensifs petits vieux. Celui-là manquait à tous ses devoirs de charité, et sa conduite anormale était détaillée devant l'auditoire, comme modèle de ce qu'il ne fallait pas faire. Ce garnement ne s'amusait-il pas à escalader le talus, à ouvrir les portes des cabanes à lapins, à déterrer les petits pois du jardin à mesure qu'ils germaient, à cueillir les fleurs du pommier, à inventer mille sottises qui désolaient les pauvres vieillards. La maîtresse était intervenue et avait exigé des excuses, elle surveillait l'enfant pour l'empêcher de recommencer, et, naturellement, elle était persuadée qu'il était terriblement pervers et ne pouvait expliquer sa conduite que par sa nature foncièrement mauvaise. L'enfant avait fait des excuses et réparé une partie des dommages qu'il avait causés : c'était justice; mais, au nom de la charité, ne pourrait-on pas faire plus ? La question était posée à toute la classe, et, peu à peu, des réponses s'élevaient. On avait remarqué que le petit vieux allait souvent ramasser du bois mort dans la forêt (mais peut-être n'était-ce que

action des livres !), on savait qu'il roulait avec peine une lourde brouette, qu'il peinait à faire ses courses : les idées venaient, sauf à Robert qui ne bronchait pas. La maîtresse insiste, elle suggère que le lendemain tous ceux qui pourraient aillent ramasser du bois et le portent à ces braves gens pour effacer le tort que leur a fait Robert ; tous acceptent d'enthousiasme, mais Robert ne bronche pas. Alors la maîtresse demande que lèvent la main tous ceux qui sont d'accord pour faire une bonne action charitable. Robert, le front dur, renfrogné, est le seul à ne pas lever la main et il bougonne : « Moi, j'irai pas », à la grande déception de la maîtresse, dont les efforts auraient mérité une meilleure récompense.

L'Inspecteur complimenta beaucoup la jeune institutrice pour sa leçon édifiante, mais fit quelques réserves sur sa propre conception de la charité, qu'elle définissait si bien en paroles, mais dont elle manquait tant à l'égard de son « mauvais » élève. La défense était facile : avec un tel garnement, aussi méchant ! il fallait bien lui faire honte devant toute la classe pour le corriger...

En sortant, l'inspecteur se renseigne discrètement auprès du directeur de l'école : Robert était orphelin, son beau-père était son oncle qui avait épousé sa mère veuve, puis, à la mort de celle-ci, une fille qui sortait de prison... La nature de Robert était peut-être perverse, mais le milieu devait bien avoir sa part dans la cruauté de son comportement et la déviation de son caractère. Et, en tout cas, il méritait bien un peu de charité, de cette charité qui venait d'être si bien définie et illustrée qu'elle avait tiré de vraies larmes à deux charmantes fillettes assises au premier rang, qui, elles, n'avaient que de belles pensées et de louables intentions.



EDITIONS BOURRELIER ET C^{IE}

55, rue Saint-Placide, Paris (6^e)

LE MONDE

LA TERRE - LES CINQ CONTINENTS

LA FRANCE - L'UNION FRANÇAISE

Géographie pour la classe de fin d'études (C.E.P.)

par G. CHABOT et F. MORY

A PARAÎTRE EN AOUT

Cet ouvrage a été rédigé dans le même esprit que le Cours moyen, dont le succès a été tel que la première édition a été épuisée en six mois. Il suit pas à pas les programmes de juillet 1947. Nomenclature correspondant aux exigences de la préparation au C.E.P. 122 cartes en couleurs, 150 photos et 18 croquis cartographiques pouvant être aisément reproduits par les élèves.

DEJA PARU : **FRANCE, UNION FRANÇAISE**

Géographie pour le Cours moyen, par les mêmes auteurs

J'APPRENDS A RESOUDRE

LES PROBLEMES DE LA VIE PRATIQUE

Arithmétique pour le C. S. et la classe de fin d'études (C.E.P.)

Application du programme de 1947

par G. CONDEVAUX

Révision méthodique et approfondie du Cours moyen. Exercices de contrôle placés à la suite de chaque paragraphe. 15 à 20 problèmes d'examens par leçon, choisis dans l'esprit du C.E.P. et de la classe de fin d'études. Géométrie orientée vers les tracés usuels. Très nombreuses illustrations claires et parlantes en deux couleurs.

Un volume cartonné 190 fr.

Spécimen broché 40 fr.

POUR PARAÎTRE EN SEPTEMBRE : **LIVRE DU MAÎTRE**

DES HISTOIRES ET DES IMAGES

LECTURES CHOISIES POUR LE COURS MOYEN

par A. FERRE et E. CHANEL

Un volume de 320 pages illustré en couleurs..... 190 fr.

Spécimen broché 50 fr.

DEMANDEZ NOTRE DOCUMENTATION
ET LA LISTE DE NOS SPECIMENS A PRIX REDUITS